

1894

# FIGARO ILLUSTRÉ



LE FIGARO. 26, Rue Drouot.  
G. HAZARD Concessionnaire  
B. Rue de Provence Paris

Ayuntamiento de Madrid

Biblioteca  
Municipal  
de Madrid  
751  
Vols.



HEMEROTECA MUNICIPAL

Número de registro 751  
Estante 2  
Tabla  
Número de volúmenes 25  
Encuadernación  
I. M.—2032.



Ayuntamiento de Madrid







JANVIER 1894

# FIGARO ILLUSTRÉ



ADRIEN MOREAU

Ayuntamiento de Madrid



Typogravure & Imprimerie BOUSSOD, VALADON & C<sup>e</sup>

---



Année 1894

# FIGARO ILLUSTRÉ

Tome Cinquième



LE FIGARO, 26, rue Drouot

BOUSSOD, VALADON & C<sup>IE</sup>, ÉDITEURS

BOULEVARD DES CAPUCINES, 24, PARIS

1894

Ayuntamiento de Madrid



1894

RICARDO RUIZ

1894



1894

1894

1894

1894



Douzième Année.

Deuxième série. — N° 46.

# FIGARO ILLUSTRÉ

Janvier 1894



SOUHAITS DE NOUVEL AN

PAR E.-A. PIOT.

Ayuntamiento de Madrid



## SOMMAIRE

### FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

*En 1813*, par F.-H. KAEMMERER.

*Pavane champêtre*, par LÉON GIRARDET.

*Souhaits de nouvel an*, par PIOT.

*La Vie artistique* : Revue des expositions d'art; Paul Gauguin; le Photo-Club; les nouveaux dessins de David, au musée du Louvre; Bonaparte à l'Isola Bella; Willette et l'Hôtel de Ville, etc., par A. DAYOT.

*La Sainte Vierge*, souvenirs de Taïti, de PAUL GAUGUIN.

*Les Livres*, par R. M.

*La Sorcière*, par GEORGES MONTIÈRE; illustrations en couleurs de LAURENT-DESROUSSEAUX.

*Dentelle de Bruges*, par GEORGES RODENBACH; illustrations en couleurs de HENRI CASSIERS.

*Pour le Drapeau*, par LE FAURE; illustrations en couleurs de JEANNIOT.

*La Mare enchantée*, par ANDRÉ LEMOYNE; illustration en couleurs de JEAN BRUNET.

*Chou*, par PAUL FOUCHER; illustrations de A. VIMAR.

COUVERTURE : *Première neige*, par ADRIEN MOREAU.

# La Vie artistique

*Revue des Expositions d'art. — Paul Gauguin. — Le Photo-club à la rue de Sèze. — Les nouveaux dessins de David au musée du Louvre. — Une nouvelle acquisition de l'Etat. — Bonaparte à l'Isola Bella. — Willette et l'Hôtel de Ville.*

Un consciencieux amateur de choses d'art désireux d'étudier attentivement l'évolution actuelle de la peinture française, doit, en vérité, avoir bonne jambe et bon œil, car jamais la production picturale ne fut plus prodigieuse et la volonté de « faire du nouveau » plus manifeste. Le nombre des peintres s'accroît chaque année dans une progression inquiétante, et leur audace de production est infinie.

Je me le demande sans cesse, et je ne puis, même au prix des investigations les plus pénétrantes, découvrir les mystérieuses retraites où viennent, comme dans un port hospitalier, se réfugier toutes ces pauvres peintures, flottes immenses de croûtes dédaignées, qui, pendant des années, errent à l'aventure, d'expositions en expositions, flagellées partout par l'âpre vent de la critique, et qui cessent, un beau jour, d'étaler à nos yeux leur lamentable inanité? Que deviennent-elles? Que deviendrez-vous pauvres petits cadres dorés, où les héritiers de feu Cabat ont si cruellement étalé les défaillances séniles du peintre de la Gorge aux loups et du Cabaret de Montsouris?

Aux effarantes colorations canaques de M. Paul Gauguin (retour de Taïti), le même qui, jadis, alors qu'il était ignoré et encore inaccessible aux préoccupations révolutionnaires, peignait avec toute l'originalité sincérité de son art de si beaux crépuscules d'hiver sur la Seine (que *Ruahine Tahua*, la déesse des Arts et de la sollicitude, le protège), succèdent, dans les galeries Durand-Ruel, les harmonies douces de Miss Cassat, dont la personnalité si distinguée finira sans doute par se dégager complètement des tyranniques influences des Degas, des Monet, des Pissaro, des Renoir et aussi d'Outamaro, dont elle applique avec une ferveur excessive la formule si simplifiée, dans sa grâce amoureuse, à ses contemporaines de l'extrême occident. Laissons les roses aux rosiers et le japonisme aux japonais. Néanmoins, de cette intéressante exposition, malgré les trop fréquentes répétitions qu'on y découvre, se dégage une noble et reconfortante impression d'art.

Bien d'autres expositions moins imposantes sollicitent chaque jour l'attention de l'amateur, et je regrette que le défaut de place ne me permette d'en faire une revue plus détaillée. Je mentionnerai, dans cette succession ininterrompue de manifestations artistiques, la très remarquable exposition des grès flammés de MM. Voisin et Dalpayrat, chez Georges Petit, où la direction des Beaux-Arts, fort bien inspirée, a fait un choix de plusieurs objets pour les musées du Luxembourg et de Sèvres; la réunion très intéressante des sculptures de M. Léopold Bernstam dans son atelier, sculptures qu'il va envoyer incessamment à Saint-Petersbourg, où une exposition particulière de ses œuvres aura lieu au printemps prochain. Nous avons pu y admirer, formant comme un cadre très vivant à de belles figures de marbre ou de bronze, les bustes de MM. de Morenheim, de Laboulaye, Casimir Périer, Renan, Flaubert, Coppée, Claretie, Halévy, Sardou, Richépin, Detaille, Carolus-Duran, Mounet-Sully, Chéret, l'amiral Avelan, etc.

La gentille Bodinière, où toutes les joies de l'œil semblent vouloir se donner rendez-vous, et où l'on peut, pour ainsi dire, s'attendrir tout à la fois devant les sculptures si profondément émues de Rosso, et jouir jusqu'aux larmes aux légers accents de M. Sarcey racontant en style badin, avec de jolis balancements de corps, les frasques de Beaumarchais, a donné asile pour quelques semaines à de fort intéressantes études à l'huile, pastels, crayons, aquarelles et gravures de MM. Vogler, Piet, Lepère... un artiste de talent, bien original, doublé d'un chercheur obstiné, qui saura trouver du nouveau.

Mentionnons encore une fort jolie exposition de paysages de Chintreuil chez MM. Berne-Bellecour fils, dans leur galerie du boulevard Haussmann, et une réunion très select dans les *Galleries des artistes modernes*, rue de la Paix, de toiles et pastels, signés des noms de MM. Louis et Georges Picard, Adolphe et Victor Binet et de Charles Duvent, un jeune peintre d'un brillant avenir. Dans ces mêmes galeries se trouvent exposés un certain nombre d'étains et de bronzes de M. Alexandre Charpentier, dont nous avons assez longuement

parlé ici-même dans une de nos chroniques artistiques alors qu'il était encore presque inconnu, et nous avouons en toute sincérité que nous éprouvons une grande joie, mêlée d'une certaine satisfaction personnelle, en voyant le succès de ce brillant et savant artiste s'affirmer chaque jour.

Je manquerais à tous mes devoirs, en n'invitant pas nos lecteurs à aller visiter l'exposition internationale d'art photographique organisée par le Photo-Club de Paris, et qui aura lieu dans les galeries de la rue de Sèze du 10 au 30 janvier 1894. Un des articles du règlement de cette exposition, dont le but est *essentiellement artistique*, porte que : seules pourront y figurer les œuvres qui, en dehors d'une bonne exécution technique, présenteront un réel caractère artistique par le choix du sujet, son éclairage ou la composition du tableau.

Si les membres du jury d'admission obéissent impitoyablement à l'esprit de cet article, cette exposition sera du plus grand intérêt.

A signaler aussi, l'exposition annuelle des céramiques de M. Lachanal, qui demeurera ouverte, 8, rue de Sèze, jusqu'au 30 décembre.

L'Etat vient d'entrer en possession, par suite du décès de M<sup>me</sup> veuve David-Chassagnole, d'un legs de M. Jacques-Louis-Jules David-Chassagnole, petit-neveu du peintre David. Le musée de Versailles hérite de sept dessins : un *Marat*, une *Impératrice Joséphine* et cinq costumes républicains. Le Louvre a reçu en partage 6 dessins : un *Serment du jeu de Paume*, une *Distribution des Aigles*, l'*Arrivée à l'Hôtel de Ville de Napoléon I<sup>er</sup>*, le *Vieil Horace défendant ses fils*, le *Départ d'Hector*, *Vénus blessée se plaignant à Jupiter*.

Ce sont là, en même temps que des œuvres d'art, de précieux documents d'étude pour les admirateurs du grand peintre. Ils découvriront, sous les patientes et laborieuses poursuites du crayon après le caractère des choses et l'esprit des figures, la noble conscience de l'artiste désireux de ne laisser aucun détail de l'expression définitive de son sujet au dangereux hasard de l'improvisation. Que de recherches, que de changements, que de modifications et aussi que de troublants labeurs avant la formule finale! Voilà bien, non seulement des motifs d'étude, mais aussi de méditation, pour nos peintres du jour, si facilement dédaigneux pour les ancêtres et souvent si vite satisfaits des maigres résultats de leurs fragiles efforts!

L'arrivée à l'Hôtel de Ville de Napoléon I<sup>er</sup> est un des plus remarquables de ces intéressants cartons, bien que moins complet cependant et moins affirmé que le *Serment du jeu de Paume*. C'est une nouvelle et brillante page à ajouter au grand livre, publiquement ouvert, de l'épopée impériale, et qui, chaque jour, s'enrichit de nouveaux feuillets, au grand émerveillement d'un peuple toujours avide de gloire militaire, quoi qu'en disent les apôtres crasseux et chevelus de l'internationalisme.

Enfin, mentionnons aussi, à titre d'information, les dernières acquisitions du Louvre pour ses salles de peinture : 1<sup>o</sup> un très beau portrait de Cranach le vieux; 2<sup>o</sup> un *Crucifiement* de l'école de Patinier; 3<sup>o</sup> un portrait de femme de Hopner, qui va augmenter la trop restreinte collection de peintures anglaises dans notre musée national.

Les nouvelles et somptueuses galeries de la maison Boussod et Valadon, toujours ouvertes au public curieux de choses d'art, viennent de s'enrichir d'une toile de M. François Flameng, dont nous voulons dire ici quelques mots. C'est une œuvre des plus intéressantes et où l'artiste a su résumer dans une composition d'une synthèse historique très vivante les plus précieuses qualités de son talent. Dans cette toile qui ne comprend pas moins de 23 personnages, M. Flameng nous représente Bonaparte à l'Isola Bella (an V). Le jeune vainqueur de Montenotte, de Lodi, de Castiglione, de Montebello, d'Arcore, de Rivoli, de Tolentino, de Leoben... vient de s'arracher pour quelques heures aux lourdes préoccupations politiques, aux solennelles discussions avec les plénipotentiaires autrichiens, et, fuyant le château de Mombello, où il tient déjà sa cour, il se réfugie, avec quelques intimes, sous les ombrages de l'île merveilleuse, pour entendre chanter Giuseppina Grassini, étincelante de jeunesse et de grâce au milieu des fleurs, des grands arbres, des marbres qui, sous un ciel lumineux, servent de cadre à sa beauté.



Autour du premier Consul qui, tout botté, tout éperonné, comme si le clairon des batailles devait soudainement, de son strident appel, déchirer le chant mélodieux et passionné de la prima-donna, sont groupés des personnages, témoins de sa jeune gloire, et pour la plupart destinés eux-mêmes à un glorieux avenir :

Voici le fidèle Berthier, assis à califourchon sur une chaise derrière son général, Louis Bonaparte, Eugène de Beauharnais, d'une suprême élégance sous son joli costume de hussard, Junot, Sulkowski, Masséna, Lemarois, le comte de Merveldt, ambassadeur d'Autriche, Gros, Kilmaine, puis Mme Bonaparte, Mme Elisa Bonaparte, Mme Visconti, Mme Serbelloni, Mme Litta, etc. Et, formant le groupe principal, Bonaparte, dans une attitude de fierté recueillie, maigre et pâle sous ses longs cheveux légèrement poudrés, assis sur un banc rustique, à côté de Joséphine « en sa robe blanche, telle que la peignit Appiani... exquise et rare en sa pose lassée qui fait valoir l'abandon souple de ses formes que nul corset n'étreint... plus désirable avec ses trente-quatre ans que nulle femme plus jeune... » et de sa jeune sœur Pauline « que les grecs eussent déifiée, et dont les formes pures vivent éternellement à la villa Borghèse dans la blancheur du marbre ». J'emprunte ces citations à la brochure que M. Frédéric Masson a consacrée à cette peinture, et qui en est, en quelque sorte, le savant commentaire.

Cette toile a été admirablement reproduite en fac-simile en couleurs, et la haute valeur artistique de chaque épreuve est encore rehaussée par une remarque originale, à l'aquarelle, signée du nom de M. François Flameng. A vrai dire (et que M. Flameng ne prenne pas ceci en mauvaise part) notre œil est plus agréablement caressé par la couleur des reproductions que par celle de l'original. A cette scène du passé, dont tous les personnages, glorieux ou charmants, ont depuis longtemps cessé de vivre, l'harmonie un peu éteinte du fac-simile convient mieux que la vive chanson des fraîches couleurs, qui d'ailleurs s'attendentront bientôt aussi sous la bienfaisante action du temps et deviendront plus historiques.

M. François Flameng aurait l'intention, nous dit-on, de résumer en une suite de tableaux la vie de l'Empereur, en choisissant de préférence pour sujet les épisodes les plus familiers et les plus gracieux de sa vie intime. L'idée est heureuse et, par la

nature même de son talent, M. Flameng était bien désigné pour la réaliser.

Chéret et Forain viennent d'être chargés de collaborer à la décoration de l'Hôtel de Ville. C'est très bien. Pour ma part, je goûte fort ce choix sans avoir d'ailleurs jamais eu l'occasion d'apprécier le talent décoratif de Forain. Mais je suis sans inquiétude, au sujet de

l'exécution du panneau, dont la décoration sera confiée à cet artiste. La belle tenue coloriste de ses pastels et de ses peintures dit assez ce qu'il pourra faire dans le genre nouveau où son talent si souple va s'exercer. Toutefois, la décision de la commission des Beaux-Arts est très critiquable, car à ces deux noms, elle n'a pas joint le nom d'Adolphe Willette. Celui-là, nous le connaissons. Nous savons ce qu'il a fait, ce qu'il fait et ce qu'il peut faire dans le genre décoratif, où il excelle. Voyez les peintures et le vitrail du Chat-Noir, voyez les panneaux de l'auberge du Clou, voyez le délicieux plafond de l'hôtel de M. Fernand Xau, œuvre charmante, dont je parlerai ici plus longuement, dans une étude que je désire consacrer bientôt à cet artiste ! Je connais assez Willette pour savoir que cette véritable injustice dont s'est rendue coupable la commission des Beaux-Arts de l'Hôtel de Ville n'altérera en rien sa douce et gauloise philosophie. Mais j'ai tenu quand même à protester contre cet inexplicable oubli. En achetant à Willette un magnifique dessin, qui figurera au musée du Luxembourg, M. Henry Roujon a été mieux inspiré que la commission de l'Hôtel de Ville. On finira bien par recon-



AVE MARIA, souvenirs de Taiti, de Paul Gauguin.

naitre que Willette est un des artistes les plus remarquables du siècle, une sorte de Watteau du peuple, dont le talent si franchement français dans son élégante et joyeuse distinction n'attend qu'une occasion pour se manifester pleinement. Ce n'est pas seulement, croyez-le bien, un chroniqueur du crayon, un satiriste de journal, mais un coloriste exquis, et je le vois se révélant surtout dans un vaste panneau pour les Gobelins, où il pourrait à loisir développer, sous la fine caresse de son pinceau, son rêve si plein de charmantes fantaisies. Mais, de grâce, fournissez-lui bien vite cette occasion ! N'attendez pas davantage.

ARMAND DAVOT.

## Les Livres

Nous voici revenus à cette époque de l'année où les vitrines des libraires se garnissent de livres aux dimensions inusitées, agrémentés à l'extérieur de reliures chatoyantes et renfermant, pour la plupart, de splendides illustrations signées des noms les plus haut cotés.

Il importe de guider le lecteur au milieu de cette prodigieuse quantité de publications de toutes sortes écloses en vue des étrennes, d'en établir une classification raisonnée et de lui signaler celles sur lesquelles il devra de préférence fixer son choix.

A tout seigneur, tout honneur, nous citerons d'abord en tête, sans crainte d'être désapprouvé, les deux magnifiques rééditions des *Trois Mousquetaires* et du *Chevalier de la Maison-Rouge*, de l'immortel Alex. Dumas, illustrés, le premier par Maurice Leloir, le second par Julien Le Blant, qui constituent d'admirables cadeaux pouvant mériter assurément fort rare — s'offrir aussi bien aux grands qu'aux petits.

Pour les étrennes plus sérieuses nous signalerons chez Mame :

*Aux Indes et en Australie*, par Lady Brassey, traduit de l'anglais par Gaston Bonnefont, un splendide ouvrage, illustré de 200 dessins par R. T. Pritchett ; et à la librairie Blériot, une très belle réédition de la *France Juive*, de Drumont, avec de nombreuses vues, cartes et plans, et les portraits des principaux chefs de l'antisémitisme en Europe ; un livre précieux à conserver, autant pour son intérêt d'ordre spécial que pour les nombreux renseignements qu'il renferme.

Chez Flammarion, à côté du joli roman d'Hector Malot, *En famille*, en passe d'obtenir le même succès que *Sans famille*, nous trouvons, comme nouveautés d'étrennes, deux livres superbement illustrés et composés pour la jeunesse : *Le pays des nègres blancs*, par Edmond Deschaumes, avec dessin de Gerlier, et *Perdus sur l'Océan*, un roman d'aventures, mouvementé et tragique, de Louis Jacolliot, illustré par Clérice.

Dans le catalogue de la maison Hachette, on n'a que l'embarras du choix ; il y en a pour tous les goûts, tous les âges, et on peut ajouter aussi, pour toutes les bourses : jugez-en. *Gloires et souvenirs militaires*, par Ch. Bigot ; *Histoire de l'Art dans l'Antiquité, la Terre à vol d'oiseau*, par Onésime Reclus ; *Chez nos Indiens*, par Henri Cou-dreau ; *A travers l'Arménie russe, le Mariage du fils Grandsire, Une*



heure de dentelle, par Aimé Girau; *La Marine française*, par Maurice Loir; *Les tribulations de Nicolas Mender*, *Les Aventuriers du Vald'Or*, par Gabriel Ferry, et tous les gentils romans tirés de la Bibliothèque des petits enfants, tels que *Sable-Plage* et *Au creux du rocher*. Tous ces livres, bien entendu, sont illustrés. Comme on le voit, voyages, sciences, romans, tous les genres sont représentés dans cet aperçu succinct d'une liste trop longue à citer en son entier.

La collection Hetzel n'est pas moins riche en beaux livres, et c'est le catalogue entier qu'il faudrait citer si le manque de place ne nous obligeait pas à une sélection forcée. C'est donc au hasard de la plume que nous signalons les ouvrages suivants: *L'Anneau de César*, d'Alfred Rambaud, avec des illustrations de Georges Roux, dont nous retrouvons encore les dessins dans *Geneviève Delmas*, par Th. Bentzon; *Les Contes blancs*, par M<sup>me</sup> Marie Barbier; *La Vie au Continent noir*, par Félix Dubois; *Le Roi des Pampas*, d'André Valdès, illustré par F. Régamey. Puis pour les petits: *Un Château où l'on s'amuse*, *Rose et Rosette (odyssée d'une trop belle poupée)*, un sous-titre plein de promesses, et ces immortels *Contes de Perrault*, avec les merveilleux dessins de Gustave Doré, sans oublier les amusants albums Stahl, où le rire éclate à chaque feuille, et ces jolis cahiers de musique, où se succèdent les meilleures inspirations des plus célèbres compositeurs.

Si nous tournons les yeux du côté de l'ancienne maison Quantin, nous y voyons le même ensemble parfait de publications de choix, dont malheureusement nous sommes tenu à ne donner ici qu'un faible aperçu. Voici d'abord un ouvrage qui se recommande de lui-même auprès de la clientèle féminine, qu'il intéressera plus que tout autre. *Nos contemporaines, la femme à Paris*, par M. Octave Uzanne, avec des illustrations de Pierre Vidal et de nombreuses planches hors texte de F. Massé. Puis deux souvenirs, d'un genre différent, de la visite de nos amis: *Les Marins russes à Paris*, par Marius Vachon, avec une préface de M. le vicomte Melchior de Vogué, et les *Caricatures sur l'alliance franco-russe*, de John Grand-Carteret, les deux ouvrages remplis, bien entendu, de dessins, croquis, en-têtes, lettrines et culs-de-lampe. Une très intéressante étude, toute d'actualité en cette époque de l'année, sur les *Jouets*, par Léo Claretie, depuis la genèse du joujou dans l'antiquité jusqu'au pseudo objet d'art qui constitue, de nos jours, l'amusement des enfants. Aux gens d'humeur joviale nous signalons *l'Art du rire*, par Arsène Alexandre, avec des dessins inédits de Forain, Caran-d'Ache, Willette, etc., et, pour ceux d'un tempérament plus grave, un ouvrage très étudié sur le *Palais de Justice de Paris, son monde et ses mœurs*, avec une préface de M. Alex. Dumas. Puis, dans la série des cadeaux artistiques: *La Peinture en Europe*, le *Musée national du Louvre*, par Georges Lafenestre; *les Peintres militaires*, *Raffet et Charlet*, par Armand Dayot; le *Dictionnaire de l'ameublement*, d'Henri Havard; une remarquable étude d'Edouard Garnier sur la *Porcelaine tendre de Sèvres*, et *l'Œuvre complet de Rembrandt*, décrit et commenté par Charles Blanc, une publication unique en son genre, pleine de précieux documents pour les artistes. Mentionnons encore les éditions exceptionnelles des chefs-d'œuvre du roman contemporain, comprenant les ouvrages de Balzac, Lamartine, Alf. de Vigny, Flaubert, Alex. Dumas fils, George Sand, Jules Claretie, Alph. Daudet, ornés de dessins et d'eaux-fortes, et toute une série de luxueux volumes s'adressant spécialement à un petit monde qu'on n'aurait garde d'oublier à cette époque de l'année: *Nos petits aïeux*, *Petites bonnes gens*, *Au pays des fées*, le *bain de Minet*, *Catherine*, *Catherinette* et *Catherina*, *Mémoires de Cigarette*, la *Chatte de mademoiselle Ida*, etc., etc.

A côté d'ouvrages plus sérieux, tels que les *Contes antiques*, de Jacques Normand, la librairie Delagrave a fait, elle aussi, une large part aux enfants, qui peuvent faire leur choix dans les trente volumes dont se compose aujourd'hui la *Bibliothèque du Petit Français*, et dont trois nouvelles, entre autres les *Filles du Clouac*, *Chez mademoiselle Hortense* et *l'Exil d'Henriette*, forment de petits romans pleins d'intérêt et d'une rare élégance de sentiments.

Pour en terminer avec les volumes, signalons encore, chez Armand Colin, la *Méditerranée pittoresque*, par Pierre de Loubeau, et les *Mémoires d'un éléphant blanc*, par Judith Gautier; chez Blériot, la *Pédale humanitaire*, de Jean Dault, une amusante critique illustrée des cyclistes enragés, et le *Carnet d'un réserviste*, une série de desopilants souvenirs de caserne, du même auteur; et, enfin, la série des albums de toutes sortes, gais et sérieux, dont la nomenclature complète nous entrainerait trop loin et dont nous ne rappellerons que les principaux, en tête desquels nous placerons ceux de Forain, *Eux, nous, vous, les Temps difficiles*, etc. Viennent ensuite, pour les enfants, la *Famille Férouillard*, par Christophe, chez Delagrave; le *Prince Kosakoff*, l'étonnant *Napoléon pour les petits enfants*, de Job et de Marthold, et l'intéressant ouvrage de Tom Tit, *Pour amuser les petits, ou les joujoux que l'on peut faire soi-même*, chez Plon et Nourrit, où nous trouvons aussi toute une amusante collection d'almanachs, depuis le fameux *Mathieu Laensberg*.

Nous saluons en eux la nouvelle année qui commence, en leur souhaitant le même succès qu'ils ont obtenu pendant celle qui finit.

R. M.

## Locomotives et Bicyclettes

Pouvait-on supposer, lorsque la bicyclette a commencé à faire la joie des enfants, que cette petite machine deviendrait d'un emploi si général chez les grandes personnes, chez les femmes, même chez les vieillards, et qu'elle serait l'accessoire indispensable d'un nombre considérable d'agents de l'Etat, les facteurs ruraux, les agents des contributions indirectes pour surveiller les frontières, jusqu'au jour prochain où une partie des corps d'armée en seront munis.

Mais la bicyclette construite d'abord comme un joujou, puis plus sérieusement par des ouvriers serruriers habitués à se contenter d'une précision plus ou moins relative n'était pas d'une solidité à toute épreuve, il était difficile de s'en servir pendant plus d'un an.

Frappés de ces inconvénients, les Ingénieurs de la Société Decauville ont pensé qu'ils arriveraient à les surmonter en employant des procédés de fabrication supérieurs à ceux adoptés jusqu'ici; leur merveilleux outillage de précision qui servait à faire les pièces les plus délicates des locomotives pouvait être avantageusement appliqué à la construction de la bicyclette.

Et ces Ingénieurs ne se trompaient pas, les roulements de la bicy-

clette exécutés avec une précision absolue, au centième de millimètre, suppriment pour ainsi dire le frottement. Une roue tourne 15, 20, 30 minutes après une simple impulsion donnée à la main. Et encore l'arrêt n'est-il produit que par la résistance de l'air. — Si on faisait tourner dans le vide une roue de bicyclette Decauville, elle tournerait une journée entière; c'est le mouvement perpétuel.

Une fois le principe de cette fabrication bien arrêté, il ne restait plus qu'à multiplier les machines-outils de façon à ce que les Usines de Petit-Bourg deviennent les plus formidablement outillées dans ce genre, et soient en mesure de livrer 24,000 machines par an en attendant mieux.

Les services que rend la bicyclette sont extraordinaires.

Mais il faut que les matières employées soient de premier choix et que sa construction soit irréprochable. La réputation de fabrication de la société Decauville en est la meilleure garantie.

Une innovation qui mérite d'être signalée est, sans contredit, celle du siège Bertoux qui peut s'adapter à toutes les bicyclettes et faire de celles-ci, en moins d'une minute, un tricycle pouvant porter un deuxième voyageur, une femme ou un enfant, telle est l'idée fort ingénieuse réalisée par M. Bertoux, chef armurier dans l'armée, avec lequel la Société Decauville a traité pour l'exploitation de son brevet.

Une roue de plus, un axe de 0m80, deux écrous, un fauteuil pour asseoir le second voyageur, une planchette pour les pieds: c'est tout.

Une bicyclette munie du siège Bertoux, avec sa troisième roue, a toutes les qualités d'un tricycle, mais elle a sur le tricycle cet immense avantage, c'est d'être à la fois tricycle et bicyclette et de redevenir une excellente bicyclette lorsque le siège supplémentaire est enlevé.

Le siège Bertoux peut avoir les formes les plus variées et rendra d'inappréciables services à la campagne pour envoyer chercher un ami ou des colis à la gare. Il peut s'adapter à toutes les bicyclettes qui seront envoyées à l'usine de Petit-Bourg pour leur ajuster un écrou spécial au moyeu droit. Parmi les perfectionnements apportés dans l'industrie des cycles, signalons encore le nouveau frein invisible.

La Société Decauville a cherché la solution de ce problème d'un frein extra-léger et en même temps d'une solidité à toute épreuve, et elle a la satisfaction d'offrir à ses clients le « Frein invisible », dont le mécanisme est contenu dans une poignée du guidon (celle de droite ou celle de gauche), qu'il suffit de tourner légèrement dans la main et qui actionne au moyen d'un ruban d'acier le sabot de frein logé à sa place habituelle, en haut de la fourche de la roue directrice.

Nous devons ajouter que tous les cycles Decauville étant construits à Petit-Bourg, près Paris, n'ont pas à supporter les cinquante francs de transport et droit de douane que les machines anglaises ou allemandes ont à payer. La Société Decauville tient compte de ces avantages dans ses prix de revient.

D'ailleurs, il est très facile de se rendre compte de la manière dont sont fabriqués les cycles « Decauville » en se rendant à Petit-Bourg, qui est à une heure de Paris en chemin de fer ou à bicyclette; en arrivant à la gare de Corbeil un mardi ou un vendredi, on trouve le tramway de l'usine, qui vous conduit directement aux établissements de Petit-Bourg, où l'on reçoit l'accueil le plus cordial et où l'on peut faire d'une pierre deux coups: c'est-à-dire voir la manière dont sont fabriqués les cycles, en même temps que la grande construction des chemins de fer à voie étroite.

B. C.

### CHEMIN DE FER DU NORD

#### Services directs entre PARIS et BRUXELLES.

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir.

Départs de Bruxelles à 7 h. 30 et 8 h. 57 du matin, midi 58, 7 h. 09 et 11 h. 43 du soir.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 7 h. 09 du soir.

#### Services directs entre PARIS et la HOLLANDE

Trajet en 10 h. 1/2.

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 40 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 7 h. 20 du matin, midi 30 et 5 h. 35 du soir.

Départs d'Utrecht à 7 h. 58 du matin, 1 h. 11 et 6 h. 14 du soir.

## LE FIGARO ILLUSTRÉ

De 1893

RELIÉ AVEC FERS SPÉCIAUX

Formant un magnifique volume d'Étrennes et contenant près de 300 pages illustrées en couleurs, 12 couvertures et 27 fac-simile hors texte en couleurs, dont cinq en double format, est en vente chez tous les libraires.

Prix: 42 francs.

Envoi franco en France pour les demandes adressées à M. Hazard, 8, rue de Provence.

### ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS: UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, Union postale: UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant: RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Bousod, Valadon et C<sup>ie</sup>, Asnières.



F.-H. KAEMMERER



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Boussod, Valadon & Co.

EN 1813

Ayuntamiento de Madrid

Typographie BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ. 1896









## La Sorcière

PAR

G. MONTIÈRE

Des moitiés d'arbres flambaient dans l'immense cheminée de la salle basse du Klein Schlossel. La table n'était pas desservie, encombrée de plats et de flacons auxquels avaient fait honneur Frantz de Müllenheim, le châtelain du lieu, et Maxime Deuriot, son hôte; tous deux trapus, pansus, barbus, installés à droite et à gauche de lâtre, coudes appuyés sur les bras de leurs antiques fauteuils, épaules renversées contre les hauts dossiers, séchant leurs bottes neigeuses et leurs costumes de chasse en velours marron. Sous la conduite du vieux garde Nicolas Grimmer, ils avaient battu la forêt tout l'après-midi, à la poursuite d'une bande de sangliers, de sorte que les émotions d'une journée fatigante, jointes à la célébration de leur victoire au retour et, maintenant, à la béatitude d'une digestion laborieuse, les prédisposaient à rêver.

Derrière les vitres, la neige achevait de poudrer les perruques des pins alignés sur le versant en face et plaquait de grosses masses blanches dans l'ombre; de brusques rafales secouaient les battants des portes ou s'engouffraient dans les méandres des couloirs.

Maxime Deuriot, avant de renouer la conversation, vida d'un trait son vidercome rempli à ras le bord.

« Vraiment, dit-il après avoir essuyé ses lèvres, cette vieille Urschel Schwein vous semble redoutable au point que sa rencontre émeuve un cœur de la trempe du vôtre? »

Un bon rire le secoua.

« Peuh! laissez nos paysans craindre les sorciers ou trembler à la menace d'une jettatura, mais ne vous avisez pas de colporter ces légendes enfantines et n'allez pas croire aux loups-garous! »

Müllenheim hocha la tête.

« De tels phénomènes sont trop fréquents pour qu'on les mette en doute, répondit-il. Les gens de la campagne, les bergers surtout, à cause de leur isolement et de leur naïveté sauvage, vivent en communion plus directe avec la nature, et l'intuition de ses secrets devient parfois merveilleuse. Volontiers je concéderais à ceux-ci le développement d'une faculté virtuelle, atrophiée par notre civilisation, grâce à laquelle ils perçoivent, dans l'atmosphère environnante, des formes d'êtres et d'objets invisibles à nos yeux sceptiques. »

— Oh! s'écria Maxime, je ne conteste pas l'étrangeté de certaines hallucinations ou de certains pressentiments, mais de là à admettre que quelqu'un, homme ou femme, Urschel par exemple, se métamorphose en bête et s'en aille rôder la nuit?... »

— Discuter avec vous m'entraînerait trop loin, dit Müllenheim.

— Pas du tout! le décor encadre admirablement une histoire de revenants... »

Deuriot rapprocha son fauteuil de la table, emplit de bière blonde les vidercomes et ralluma sa pipe. « J'écoute, dit-il à son ami. »

— Je débiterai donc par vous faire observer trois choses essentielles, commença Frantz: d'abord, dans aucun récit, le loup-garou n'a répandu le sang, ses rares victimes sont mortes suffoquées; puis, le loup-garou pourchassé n'a jamais été saisi, n'a jamais péri sur place; enfin, le loup-garou blessé, retrouvé chez lui quelquefois mourant, avait toujours alors sa forme humaine.

« Les documents recueillis par la société psychique de Londres, continua Müllenheim, des milliers de récits glanés dans l'histoire, les dogmes des religions antiques tendraient à révéler en l'homme l'existence d'une personnalité interne, d'essence moins matérielle que celle du corps physique, distincte de celui-ci, capable de se dessiner, de grandir et d'abandonner même son enveloppe de chair, sous une affluence provoquée volontairement ou non de fluide nerveux. On expliquerait ainsi les visions à distance et la lucidité somnambulique, les apparitions d'amis ou de parents éloignés, les rappels de paysages entrevus dans des rêves et visités plus tard, et la présence simultanée d'une personne constatée en plusieurs endroits différents. »

Deuriot eut un sourire.

« Oui, dit-il, vous parlez des miracles de saint François-Xavier reconnu en divers lieux à la fois, et de la légende du père Alphonse de Ligori, aperçu auprès du pape agonisant, tandis que, juste à la même heure, on l'observait en prière extatique chez lui, bien loin de Rome! »

— J'ajouterai à vos exemples, répliqua Müllenheim, ceux mentionnés par le positiviste d'Assier dans son volume intitulé *l'Humanité posthume*, les récits de voyageurs sur la bilocation des fakirs et des brahmes, et même l'assertion de la voyante de



Prévorst qui prétendait distinguer les doublures fluidiques non seulement des humains, mais aussi des animaux, des végétaux et des minéraux.

— Quel rapport établirez-vous entre cette possibilité d'un dédoublement de l'individu et les métamorphoses d'Urschel Schwein?

— Voici. Intermédiaire entre l'âme et le corps matériel, le corps astral s'imprègne de nos désirs, de nos pensées ordinaires et les reflète sur le corps matériel dont à la longue il modifie les traits. Souvent, durant le sommeil ou l'extase, le corps astral se dégage et se transporte où bon lui plaît. De sorte que le loup-garou se formerait de l'enveloppe fluidique d'un homme dont le

loup représente les instincts sauvages et sanguinaires, et qui, lorsque son fantôme erre dans la campagne, dort péniblement dans son lit et rêve qu'il est un véritable loup.

Maxime Deuriot fit un geste d'incrédulité.

« Cette hypothèse, conclut Müllenheim, émise par les anciens maîtres, a été reproduite de nos jours par Eliphas Lévy entre autres, et je l'ai citée presque textuellement. Swedemborg, pendant ses crises somnambuliques, voyait souvent des esprits figurer divers animaux, et beaucoup de nos paysans sont visionnaires; vous savez à quelle cause je l'attribue. Je ne soupçonne en tout cas ni la sincérité de leurs récits, ni leur bonne foi parfaite. Je dirais même que si nos savants, moins aveuglés par l'esprit de



sectarisme, appliquaient leur méthode d'observation et d'expérimentation à un ordre de faits réputés imaginaires faute d'études et niés jusqu'à ce jour de parti pris, ils établiraient la preuve d'une façon indéniable je crois de cette personnalité interne, existante chez l'homme et dont je vous parlais tout à l'heure.

— Quelqu'un a rencontré Urschel Schwein en loup-garou? dit Maxime, quelqu'un l'a poursuivie et frappée?... »

En guise de réponse, Frantz appuya sa main sur le bouton du timbre.

« Priez Nicolas Grimmer de se rendre ici, » commanda-t-il au domestique.

\*\*\*

« Vous ne croyez ni aux sorciers, ni aux sorcières, monsieur Deuriot? commença le garde sur l'invitation de Müllenheim, n'empêche qu'elles existent, ces bêtes venimeuses, ces crapauds gonflés des rancunes et des haines récoltées sur leur route, sans cesse prêts à déverser leur venin par esprit de vengeance. On se sent meilleur avec d'honnêtes gens, plus gai avec de joyeux compères, plus en appétit avec de gros mangeurs; eh bien, me voilà vieux de soixante printemps et, d'aussi loin qu'il me souvienne, je ne me rappelle ni réjouissances ni tablées où la belle humeur ait tenu, une fois le profil crochu d'Urschel Schwein paru sous l'auvent de la porte ou à l'entre-bâillement de la croisée! »

« On ne lui connaît pas de jeunesse à cette gueuse. Sa face de chouette, ridée à vingt ans, m'effrayait, quoique gamin, car elle avait un bec au lieu de nez, des gencives édentées et baveuses, des yeux ronds qui vous trouaient l'âme de coups de vrille. Elle n'est point native du village: un matin, Jacob Roehmer, le boulanger, la découvrit dans une hutte de bûcherons, environ à trois portées de fusil des ruines d'Andlau, accroupie tout contre un cadavre, celui de son père sans doute, et, parce qu'elle regimbait à le suivre, il dut la ficeler comme une louve sur la banquette de sa carriole. »

Nicolas Grimmer se signa.

« Que ne fut-elle écrasée comme une vipère, la maudite, car à dater de ce jour, le diable habita le pays. Urschel Schwein sait des secrets pour empoisonner le bétail, attirer la grêle sur telle ou telle récolte, faire se quereller les gens ou les rendre malades; sa rencontre présage sûrement quelque disgrâce, et jamais elle ne s'arrête sur la lisière d'un champ ou ne frappe chez un voisin sans devancer une catastrophe! »

« Le vieux Hans Behr, que vous connaissez, lui doit sa ruine! Encore un qui en fit l'expérience lorsqu'il perdit, grâce à sa magie, toutes ses bêtes en une nuit, et vous n'ignorez pas qu'il possédait la métairie la plus conséquente du pays. Force lui fut

à quelques temps de là de travailler chez les autres; quoiqu'il ne manqua pas de courage la misère s'abattit sur lui, sa femme mourut de chagrin le laissant avec deux fils, gars solides, vaillants soutiens que la guerre, cette autre peste, lui a broyés depuis! »

L'émotion assombrissait la voix du garde; Müllenheim lui versa à boire, tous trinquèrent et il reprit:

« Enfant, je lançais des pierres à Urschel Schwein, j'excitais les chiens à la mordre et maintes de mes tracasseries avaient fait trembloter son menton de galoche, tandis que sa crochette me menaçait de loin. Elle m'inspirait une frayeur vindicative, obsédante, si bien qu'au lieu de la fuir, je ruminais continuellement de nouvelles farces à lui jouer. La guerre s'acharna entre nous, d'année en année plus cruelle; peu à peu les moustaches me poussèrent et, bref, le matin arriva où le curé d'Andlau bénit mon union avec Salomé Wattervald. »

Nicolas Grimmer but une ample gorgée.

« Nous descendions les marches de l'église, flambants dans nos costumes d'épousailles et bouquets au côté gauche, lorsque je distinguai, à l'angle de la place, les prunelles luisantes de mon ennemie braquées sur moi. Le soleil nous éclaboussait de feu; néanmoins Urschel Schwein ne clignait pas les paupières et son regard distillait une telle joie méchante, dénonçait une telle animosité, que le froid me gela les os et que je résolus d'acheter la paix, crainte de sorcelleries contre les miens.

« Main tendue, j'allai droit vers la vieille gueuse, mais elle s'esquiva très vite malgré sa jambe torse, et je l'entendis seulement ricaner au détour de la rue.

— Parbleu! fit Maxime, votre sorcière me semble surtout malicieuse, se rendant fort bien compte de l'importance que vous lui prêtiez et, ravie de se venger des cailloux reçus jadis, elle profitait simplement du jour de votre mariage pour jeter en travers de la joie, afin de la rendre incomplète, ce nuage que l'émotion vous fit grossir plus que de raison!

« Dix à onze mois se succédèrent, poursuivit Nicolas, mois heureux, car l'entente régnait chez nous, et Salomé, bien qu'à peine relevée de couches, soignait la popote et le ménage. Je ne songeais guère à Urschel Schwein; quand le bonheur vous tient on oublie trop qu'il y faudra renoncer peut-être! lorsqu'un soir, au rabat d'une de mes tournées, je la rencontrai causant avec ma femme.

« Je suis venue emprunter une tranche de pain, me dit-elle, et embrasser l'enfant; ça lui portera chance! »

« Son accent gouailleur me mordit d'un frisson, et je me dressai par instinct devant le berceau où dormait notre Tony, ses doigts roses fermés sur ses yeux.

« Veux-tu nous réconcilier? » murmurai-je.



« Au lieu de répondre, elle éclata de son ricanement du matin des noces et sortit en tirant le loquet.

« Alentour, continua le garde après une courte pose, on vantait les joues rondes et fermes, les plis gracieux des cuisses et du cou de notre petit gars. Je le voyais sommeiller paisiblement, les lèvres barbouillées de lait, plein de vie et de santé... »

Il serra les poings.

« Hélas! monsieur Deuriot, Tony mourut, étouffé cette nuit-là, et le médecin ne sut découvrir aucun symptôme de maladie... Urschel Schwein s'était vengée de moi! »

Les mots s'étranglaient dans la gorge de Nicolas Grimmer, et sa douleur vraie, encadrée par le fantastique du récit et du décor,

vibrant d'une intensité particulière. Ses prunelles pâles, presque blanches, versaient des lueurs phosphorescentes, et le rougeoiement du foyer saignait sur sa taille géante, semait d'étincelles rousses ses longues moustaches et sa barbe broussailleuse.

— La coïncidence entre l'arrivée d'Urschel Schwein et la mort de Tony est certes bizarre, dit Maxime Deuriot toujours incrédule, tandis que Nicolas Grimmer s'épongeait la face, j'avoue qu'elle a été fatale, mais autorise-t-elle néanmoins à conclure en la possibilité d'un crime?...

— Vous n'avez entendu que la préface, mon cher, répondit Müllenheim, patientez, l'histoire commence seulement!

« Je me jurai d'étrangler la sorcière! continua le garde, mais la



réflexion me dit qu'un honnête homme ne condamne pas les gens sans preuves et j'abandonnai mon projet. Toutefois, j'ouvris l'œil sur les manigances de l'ensorceleuse, et quand, l'année d'après, Salomé eut de nouvelles grossesses, je redoublai mes précautions.

« Ma femme reçut défense expresse de prêter quoi que ce soit : ni linge, ni outil, ni ustensile de ménage, peur d'incantations diaboliques, et je traçai sur notre porte, à l'aide d'un pinceau mouillé de couleur rouge, les quatre lettres J. N. R. J., c'est-à-dire Jésus de Nazareth, roi des juifs, parce qu'elles garent des envoûtements.

« La grossesse de Salomé touchait à sa fin. Un soir de juillet nous prenions le frais sur le pas de la porte, lorsque Waldmann, notre chien, grogna tout à coup, et de derrière un bouquet d'arbres se détacha la silhouette ratatinée et cahotante de la vieille Urschel.

« Des tenailles m'agrippèrent le cœur. Machinalement j'allongeai les doigts vers un manche de bêche gisant à terre et m'en saisis.

« Elle approchait, traînant davantage sa jambe malade, geignante, courbée, ses mains appesanties sur sa crochette.

« Que désires-tu? lui criai-je. Passe au large, on ne t'aime pas ici. »

« Un sourire hideux découvrit, aux coins de sa bouche, ses rares dents jaunâtres et pointues.

« Arrière! lui dis-je encore, oiseau de malheur!

— Ne me refuse pas du lard et du sel, grommela-t-elle d'un ton pleurant, ça portera chance à l'enfant! »

« Ça portera chance à l'enfant! Le même souhait que pour mon pauvre Tony!... »

« Je vis rouge. Un élan me souleva, le manche de la bêche si terriblement brandi, qu'Urschel Schwein fit volte-face et se sauva cahin-caha, sans souffler mot.

« Cependant Salomé accoucha d'une fille, notre gentille Lénélé, et nous l'aimâmes doublement, à cause de son frère disparu.

« Huit jours plus tard, les gendarmes me prêtèrent assistance pour capturer des braconniers, et je rentrai au milieu de la nuit, ralenti par l'épaisseur des ténèbres, butant contre les racines ou les ronces.

« Soudain, à six mètres de notre cahute, Waldmann se rabattit poltronnement, l'oreille basse, la queue entre les pattes, et refusa de bouger.

« J'écartai les derniers branchages pour voir ce qui l'effarait, et, à la clarté de la lune, j'aperçus un profil d'animal assez gros, remuant au centre de la clairière.

« Il rôdait, allait et venait devant la porte, flairait en dessous; j'avançai, et tout aussitôt une truie efflanquée accourut joyeusement se frotter à mes guêtres.

« La bête avait dû s'égarer dans la forêt; aussi, quitte à réclamer une indemnité à son propriétaire, je me préparais à lui fournir pâtée et gîte, quand Waldmann redoubla ses hurlements.

« Le poil hérissé par une indescriptible terreur, arc-bouté sur ses pattes tremblantes, il lançait à des intervalles réguliers son cri lugubre et reculait à mesure vers le taillis.

« Tandis que je l'appelais, la cloche de l'église d'Andlau sonna au lointain.

« J'ai fourni mes preuves de bravoure, néanmoins la peur me poignait. Un malheur nait vite, et je n'avais pas causé aux miens de la journée!... Le désir de rentrer me tarda.

« Déjà ma dextre touchait à la gâche de notre serrure, lorsque la truie se posta au travers du seuil, barrant le chemin. Je l'écartai du pied, elle revint à la charge; je levai la baguette du fusil pour la battre, elle s'enfuit en grognant.

« Dieu bon! pensai-je, la truie boite comme Urschel Schwein.

« Agacé par les hurlements de mon chien, pris de peur en quelque sorte par instinct de conservation peut-être, non pour moi mais pour les miens, pressentiment, que vous dirais-je, sans plus réfléchir, j'épaulai et fis feu. La fumée se dissipa... rien!

« Sirôt la détonation, Salomé était sortie me rejoindre. Ensemble nous fouillâmes chaque buisson, chaque haie, Waldmann quêtait furieusement... pas une trace!

— Vous rêviez debout, mon cher! s'écria Deuriot, Nicolas Grimmer ne manque pas son gibier.



— Si Urschel Schwein avait pénétré dans la cabane, dit Müllenheim, Lénélé serait morte à l'aube. »  
Deuriot eut un haut-le-corps.

« Urschel Schwein!... Plaisantez-vous?... »

— N'empêche, ajouta le garde, que, durant deux mois, la vieille sorcière n'a pu bouger de sa pailleasse. Une grave blessure, gagnée on ne sait où ni comment, rongait sa jambe mauvaise, et

le médecin craignait la nécessité d'une amputation. Dès lors elle m'a laissé tranquille. »

Maxime secoua les épaules.

« Alors, dit-il, le coup de feu tiré au loup-garou aurait blessé réellement Urschel Schwein endormie?... »

— Une femme, répondit Müllenheim, après avoir assisté au supplice d'un roué vif, accoucha d'un enfant dont tous les mem-



bres étaient rompus. Que les savants expliquent comment l'impression produite sur l'âme de la mère par un si horrible spectacle pouvait atteindre et briser les membres de l'enfant, et vous comprendrez comment des coups reçus en rêve peuvent blesser même grièvement le corps de celui qui les reçoit en imagination, surtout quand son corps est soumis à des influences nerveuses et magnétiques.

— Et ce furent là les derniers exploits de votre loup-garou? demanda Maxime Deuriot.

— Ma foi non! fit Müllenheim. Un berger du pays, Ignace Krempp qu'elle poursuivait implacablement, tenta il y a quelques années la suppression de ce monstre dont les maléfices pleuvaient sur tous et désolaient véritablement l'endroit. Il l'envoûta de telle sorte qu'elle a craché le sang et manqué en

mourir; le fait s'est renouvelé à trois reprises différentes. Depuis cette leçon qu'elle a payé cher, on ne cite rien de grave, quoique chacun se tienne sur ses gardes à son approche! Il est de fait qu'elle a beaucoup perdu de son assurance.

— Bien que Lénélé ait grandi et soit à la veille d'être mère à son tour, conclut Nicolas Grimmer, notre ancienne ennemie Urschel Schwein continue de vivre. »

Il heurta de la main sa crosse de fusil.

« Doutez ou non, monsieur Deuriot, mais si la vieille sorcière flâne jamais près du berceau de mes petits enfants, ce n'est plus la jambe que je vise! »

GEORGES MONTIÈRE.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)





# DENTELLE DE BRUGES

PAR GEORGES RODENBACH

**L**e printemps avait reverdi le site de banlieue où s'isole le béguinage de Bruges. Sœur Ursule, à la fenêtre de son petit couvent, regardait dans les ormes du terre-plein les branches, munies de jeunes feuilles, se mouvoir lentement dans la douce brise comme des gestes de nouveaux-nés qui se déplient. La pelouse était d'un vert neuf, et les portes des cloîtres alignés, d'un vert de prairie aussi. Mais tout le reste apparaissait blanc dans l'enclos, comme si, seul, le vert, parce qu'il est la couleur de l'espérance, eût pu être admis avec la couleur de l'innocence : murs au badigeon clair se prolongeant tout autour comme des bancs de sainte-Table; et ces rideaux de tulle immaculé aux vitres; vraiment des layettes de lis! et quelques béguines traversant ci et là, dans l'envol calme de leurs cornettes, pareilles aux cygnes des canaux de la ville, déplaçant à peine un peu de silence, comme eux-mêmes, en nageant, déplacent à peine un peu d'eau.

Sœur Ursule était à l'unisson de ces blancheurs, toujours pâle, d'une pâleur qu'on eût cru influencée par les linges de sa coiffe.

Orpheline de bonne heure, ayant passé son enfance dans un couvent d'Ursulines avant d'entrer au béguinage, la religieuse, si jeune encore (elle n'avait pas dix-neuf ans), se trouvait sans souvenirs de foyer, sans voix d'autrefois,

hélas! Et, d'avoir toujours vécu ainsi avec des étrangers, elle était pleine de choses qu'elle n'avait pas dites. Mais sans nulle mélancolie!

N'est-ce point un parallèle exemple de silence qui lui venait du pacifique enclos, dans lequel les pas d'eux-mêmes s'assourdisent sur le pavé, comme si c'était partout l'église et le prolongement de celle-ci hors d'elle-même, en ce jardin de mysticité qui l'entoure, où se propage le bruit des cantiques, où l'encens contagieux répand des méandres diminués et s'éternise en sachet invisible dans l'air...

Or, pour rendre plus perceptible et vaste ce silence mystique, afin d'en faire la preuve pour ainsi dire, tombait incessamment quelque sonnerie, arrivant exténuée des lointains clochers innombrables de Bruges qui sans cesse tintent — bruit de cloche qui s'effiloche, son à son, comme fil à fil...

Sœur Ursule était heureuse. Elle vivait selon l'heure et le site, de plus en plus à l'image et à la ressemblance du béguinage, sa petite âme accueillant les fins de son de cloches, devenue à son tour un enclos de Quentin Metzys tendu de rideaux clairs qu'attachent des rubans bleu pâle d'encens perdu.

Ursule vivait avec cinq compagnes dans une de ces maisonnettes gothiques à pignons dont l'agglomération forme la communauté du béguinage en chaque ville flamande. Leurs journées s'employaient à des soins divers : les offices, la prière en commun, l'entretien des chambres et des parloirs, aussi un peu de travail manuel. Mais comme s'il fallait une occupation appariée à ces créatures chastes, à ces mains toutes virginales — le lis ne file pas! — comme si leurs doigts ne devaient manier que des choses blanches, c'étaient seulement des travaux de lingerie qu'elles assumaient.

Et encore! la plupart s'en tenaient-elles à fabriquer des dentelles, ce qui est la principale et antique industrie des béguines. Besogne lénitive et bien faite pour occuper des mains lasses du chapelet. Dans l'ouvrier où elles travaillent, on peut voir en chaque couvent les Sœurs alignées contre le mur, tenant sur





leurs genoux les carreaux où leurs doigts agiles font ronronner les bobines.

Sœur Ursule comptait parmi les plus habiles dentellières; ses points merveilleux étaient pour continuer la renommée de ces précieuses dentelles de Bruges qu'on aperçoit jusqu'au bout de l'histoire parant des robes de reines.

Elle aimait son métier, comme on aime un art. Et c'était presque un art pour elle, faisant jouer ses doigts dans les fils de son carreau comme dans les cordes d'une harpe. Elle improvisait aussi parfois, inventant soudain quelque dessin imprévu, tout

nouveau, un assemblage de rosaces, de grandes fleurs blanches ajourées, comme vu par elle, une nuit d'hiver, en dentelle de givre sur ses vitres, et tout à coup ressouvenu...

Ursule se sentait tout exaltée quand elle travaillait ainsi. Elle ne regardait presque plus le modèle; elle prenait plaisir à y déroger un peu, à s'aventurer pour créer à tâtons un bouquet nouveau, pour modifier le printemps éternel des mêmes roses froides. Elle ajoutait quelque brusque mouvement de son âme à ces canevas immémoriaux gardés dans l'Ordre et que les dentellières recopient depuis des siècles, nés on ne sait comment, au



temps des chansons populaires peut-être, et anonymes comme elles. N'ont-elles pas la même origine, ces dentelles qui ne sont que des fleurs simples, comme les chansons populaires ne sont que des airs rudimentaires.

Et la correspondance entre elles est si évidente que, maintenant encore, lorsque Ursule entendait chanter à l'église durant les offices, un secret instinct lui faisait suivre le déroulement d'un cantique comme d'une guipure qui s'élabore: fils épars des voix collaborant pour une trame où quelqu'une, par instants, dominait, intercalait une fleur en relief. Et le chant lui semblait se tisser au jubé comme avec des fuseaux, jusqu'à ce que, à la fin, il éclatât unanime et s'ajourât en dentelle totale!

Sœur Ursule trouvait une autre joie, moins profane et toute pieuse ici, dans sa petite industrie de dentellière: c'est qu'ainsi elle participait au culte, elle ne s'occupait que pour Dieu; le travail de ses mains n'allait qu'à parer les églises, les autels, les bancs de communion, les surplis pour la célébration de la messe. C'était presque encore une façon de prier. Elle égrenait ses bobines comme un tourbillonnant rosaire, où les doigts avaient plus de part, cette fois, que les lèvres; et la guipure était une sorte de texte, une litanie en l'honneur de Dieu.

C'est pourquoi elle n'acceptait de commandes que de la part des Communautés, de la part des prêtres, pour les couvents ou les paroisses de la ville, pour les sacristies d'alentour. Certes elle savait que ces belles dentelles de Bruges jouissent aussi d'une renommée lointaine, sont l'objet d'un commerce, s'exportent, ont souvent des destinations moins pieuses, servent la coquetterie et le luxe, parent les robes, voisinent, sur les corsages, avec le péché des épaules nues. Mais pour ces emplois profanes, il était inutile qu'on s'adressât à elle; elle avait toujours repoussé toute demande, voulant continuer à voir, dans ses chères dentelles, des ornements réservés pour Dieu et n'ayant d'autres fins que lui-même.

Cependant sa réputation s'était établie malgré elle, et presque à son insu. On la renommait, dans tout Bruges et la province, pour la plus experte, la plus ingénieuse. On recherchait ses dentelles; on les reconnaissait comme si elle les eût signées.

Bientôt les marchands insistèrent, affluèrent chez elle. On vint d'ailleurs, même de l'étranger, pour obtenir quelques-uns de ses précieux travaux. Mais sœur Ursule refusa toutes les offres, tout l'or. Elle était entrée en religion. Son renoncement au monde impliquait donc de ne travailler que pour Dieu; et c'était en réalité besogner seulement à son intention que de vouer ses dentelles à la parure du culte et des prêtres. Inébranlable, elle resterait fidèle à cette décision, comme à un vœu!

Mais un jour, tandis que la Sœur tourière l'avait mandée au parloir et qu'elle y entra, contrariée et rechignante, croyant y rencontrer encore un de ces éternels marchands trop insistants, elle se trouva en présence de trois visiteurs: une dame; une jeune fille, la fille de la dame sans doute, car elle lui ressemblait,

comme le portrait de ce qu'elle fut; un jeune homme enfin, grand, beau, avec un charme étrange, une fixité dans le regard qui insistait et ne vous quittait plus... C'est lui qui parla. Il allait se marier: il était le fiancé de la douce jeune fille qu'il accompagnait. Or, il voudrait pouvoir mettre dans la corbeille quelques dentelles aussi belles que son amour, des dentelles pour parer la robe de la mariée. Il savait le talent unique de sœur Ursule...

Celle-ci se trouva toute troublée de la requête. Elle entendait bien d'abord refuser, répondre, comme d'habitude, qu'elle ne travaillait que pour les églises et les congrégations religieuses. Mais cette fois elle n'osa pas. Le jeune homme avait parlé avec une telle certitude dans l'acceptation de sa demande, une si nette confiance que l'amour obtient tout ce qu'il ambitionne, quelque chose enfin de si impérieux dans l'accent, de si résolu dans toute sa personne. La béguine tâtonnait en elle pour chercher ses formules ordinaires de refus. Elle voyait le mot: Non, elle le touchait pour ainsi dire des yeux au bord d'elle-même; elle ne put pas le saisir, ce mot irrémédiable qui, proféré, l'eût soudain libérée, mais semblait à chaque tentative lui échapper, se volatiliser, fuir, comme par un jeu diabolique.

Sans lui laisser même le pouvoir de refuser, le jeune homme avait demandé à Ursule de leur montrer quelques échantillons de son travail. Elle leur apporta plusieurs morceaux disposés en une longue écharpe. Les deux femmes s'extasièrent. La fiancée regarda la dentelle. Le jeune homme contemplait la jeune fille. A un certain moment, il prit en main lui-même un des bouts, examinant le point; et les deux jeunes gens apparurent unis par cette guirlande, plus fragile qu'un rêve.

Le tendre couple! Ursule les considérait, non sans émoi. La jeune fille était blonde et rose, de cette grâce d'aube flamande que l'ombre des beffrois et des hautes tours pâlera tôt. Avec quelle confiance elle tournait ses larges prunelles vers son fiancé en parlant. Et lui, quelles inflexions douces pour lui répondre. Il la nommait Dorothée au tournant de chaque phrase, réitérant son nom, aimant à replacer ce nom comme pour sans cesse la retrouver elle-même entre les mots qui lui étaient trop étrangers.

Dorothée! Et il avait une façon énigmatique de le prononcer, y mettant une si grande ferveur, une répercussion, une survie dans cette dernière syllabe aux deux lettres jumelles, dont l'une, muette, semble l'écho de la première.

Dorothée! Et dans sa voix, l'e, muni d'accent, se juxtaposait à l'e muet final, lui apprenait, eût-on dit, à se blottir contre lui, à lui demander protection, à s'enlacer, à se sentir indissolublement lié. Et les deux lettres unies, prolongées au delà d'elles-mêmes, se perdaient ensemble dans l'air comme un couple s'éloignant, comme un mariage de voyelles qui s'en va...

Ursule aussi se sentit entraînée dans le sillage, dans les volutes de cette voix qui, semblait-il, l'aurait conduite jusqu'au bout du monde. Elle ne se trouvait plus capable, ni même libre, de refuser la demande qu'on venait de lui faire. D'ailleurs elle avait



vite déduit de spécieuses raisons pour s'autoriser elle-même : ce n'était pas un marchand, celui-ci, et Dieu ne se montrerait pas jaloux. Dieu acquiesçait même, car il s'agissait d'une fête où le prêtre quand même interviendrait, et les dentelles nuptiales que, par exception, elle consentait à livrer, participeraient encore un peu du culte, puisqu'elles étaient destinées à accompagner un sacrement de la religion.

La béguine s'était mise à l'ouvrage. Elle aurait désiré bien faire, se surpasser, trouver quelque thème nouveau et symbolique : double fleur sur la branche d'un fil unique ; oiseaux de tulle jumeaux au bord d'un nid. Les bobines allaient, venaient autour des épingles dardées. Elle avait l'air d'improviser. Sérieuse, elle faisait de la dentelle ainsi qu'on joue d'un instrument, les doigts tantôt lents, tantôt rapides, voltigeant sur le carreau comme sur un clavier, sur quelque mystique cythare horizontale.

Au fond d'elle-même, elle se trouvait un peu troublée cependant de collaborer ainsi à une toilette de mariée. Par minutes elle en travaillait moins vite, elle en embrouillait les fils. Sur tout qu'elle revoyait en esprit le couple du parloir qui lui avait appris l'idée de l'amour, l'image de l'amour... Comme ils s'aimaient !

Mais qu'est-ce que l'amour ? Elle l'avait ignoré jusqu'ici. Elle n'y avait jamais pensé. Maintenant elle savait qu'il rend heureux. Cette chose mystérieuse, tragique et charmante qui lui faisait peur comme le nom d'un péché, avait pris un visage pour elle, le visage du jeune homme impérieux et beau. Ah ! comme ce devait être délicieux pour la fiancée d'être regardée par ce visage.

Sœur Ursule songeait qu'elle ne connaîtrait jamais cette joie, qui lui avait paru surhumaine. Elle s'était vouée à Dieu ; elle s'était mariée avec Dieu, mais en robe noire, couleur de deuil, au lieu de la toilette blanche que porterait, comme toutes les autres, cette Dorothée si éprise, au trousseau de laquelle elle contribuait.

Certes Ursule n'en venait pas déjà à l'envier. Sa nostalgie était anonyme. Elle n'imaginait pas qu'il pût lui arriver jamais d'aimer quelqu'un, puisqu'elle avait fait vœu de chasteté et enfermé son cœur dans le cilice du célibat. Mais l'amour ne lui faisait plus peur ; elle commençait à oser penser à ce mot, le prononcer, le regarder. Elle commençait à aimer l'amour !

Souvent maintenant, tandis qu'elle travaillait dans l'ouvrage, penchée sur son carreau de dentellière, le couple s'interposait. Elle voyait ce couple, comme elle voyait aussi les autres couples, les jours qu'elle sortait, qu'elle se rendait en ville pour un achat, pour se confesser à Saint-Sauveur, faire le chemin de la croix dans la chapelle de Jérusalem.

Auparavant elle ne les remarquait point. Maintenant elle les reconnaissait de suite, ceux que l'amour accompagne, à l'air de leur démarche plus lente et rapprochée, à l'air de leur visage plus clair et si heureux, nimbé d'une lumière astrale qui les projetait hors d'eux-mêmes, comme le halo continue la lune.

Et le printemps, autour, était complice, le printemps qui est l'amour de l'année. Une douceur tendre flottait dans l'air. Les peupliers du bord, décalqués dans les canaux, oscillaient à la brise, et leurs reflets se cherchaient, se fuyaient, s'enlaçaient dans l'eau. Les feuilles se rapprochaient comme des lèvres...

Ursule voyait aussi au bout des branches, au bord des toits, les moineaux se lutiner, se becqueter en tendres ébats. Elle comprenait maintenant. Elle songeait au couple du parloir, aux autres

couples entrevus, vers le soir, le long des quais. Mains détails qu'elle n'aurait jamais observés la frappaient désormais. Par exemple, ce *Minnewater*, la vaste mare dormante qui baigne les murs extérieurs de l'enclos du béguinage, ce *Minnewater* sur lequel s'ouvrent les fenêtres de sa chambre, elle en avait souvent regardé le silence, le miroir fluide où cheminent les nuages, les nénuphars blancs comme des âmes de premières communiantes. Mais elle n'avait jamais songé seulement à l'appellation charmante de cette eau : *Minnewater*, c'est-à-dire le Lac d'amour, ou mieux encore : l'Eau où l'on aime. Or elle était la bien nommée, car maintenant qu'Ursule était moins innocente, elle ne pouvait

plus s'empêcher d'entrevoir des couples au bord de ce lac, heureux comme le couple du parloir et dont les ombres elles-mêmes s'aimaient, s'enlaçaient devant eux sur l'eau, blanche de lune...

Ursule, à sa fenêtre ouverte, regardait, inventoriait la nuit, tout énervée et pleine d'émoi. Le sommeil l'avait fuie. Elle ne parvenait point à s'endormir. Elle essayait alors de prier. Et pour fixer sa pensée inquiète par la minutie d'un texte, elle ouvrait son *Paroissien* romain et se mettait à lire : « Seigneur Jésus-Christ, faites-nous la grâce d'être embrasés de votre amour divin, afin que nous vous aimions de tout notre cœur. » Et elle récitait avec élan ces prières enflammées où le mot qu'elle fuyait, ce nom même de l'amour, réapparaissait malgré elle, tantôt permis, licite, transfiguré, brûlant comme le charbon d'Isaïe tombé du sein même de Dieu, puis tout aussitôt profane,

tendre, presque charnel, lui mettant aux lèvres la chaleur du baiser d'une bouche invisible...

Dans cette fièvre, dans cette insomnie se prolongeant, les heures coulaient, marquant leur fuite, chaque fois, par des coups de cloche lents, égrenés du haut des tours. Concert éparpillé, bref cantique où les bourdons vieux, ceux qui chevrotent, ceux des églises séculaires, se mêlaient aux soprani des chapelles, aux voix argentines et neuves des couvents proches.

Sœur Ursule, comme il est de règle, au son de la cloche s'agenouillait alors et lisait la prière concomitante dans son *Paroissien* : « L'ange du Seigneur a annoncé à Marie et elle a conçu par l'opération du Saint-Esprit. »

Soudain un grand émoi la faisait trembler. Elle rougissait brusquement, un afflux de sang aux pommettes. Auparavant elle n'avait jamais pris garde aux prières dites. Tout à coup elle venait d'en pénétrer le sens, ce sens intime, équivoque, où le mystère de la chair transparaissait derrière le linge calme du texte. C'était plus que l'idée de l'amour, cette fois, que son regard avait atteint. Elle se jugea moins pure. Elle se sentit plus femme.

Même elle n'osait plus regarder le crucifix. Elle avait maintenant la notion de l'homme. Ah ! cette nudité sur la croix ! Et quel sacrilège d'y voir autre chose que les plaies divines des pieds et des mains, ces plaies pures comme des bouches, et celle du flanc pareille au cœur noir d'une rose brûlée.

Ursule eut honte d'elle-même, bourrelée de remords. Or, toutes ces pensées mauvaises qui constituaient plus déjà que des péchés véniels, c'est la commande acceptée d'une dentelle de noce qui l'y avait acheminée. Elle n'eut plus le courage de s'en occuper. Elle prit peur de ce travail autant que d'un commencement de péché. Elle le délaissa, comme un mauvais livre qu'on interrompt.

Ah ! les ruses du démon ! car c'est bien lui qui avait manigancé sa perdition, pris ce prétexte pour y cacher ses noirs desseins. Le





soufre de l'enfer dans cette dentelle anodine et blanche! Son subtil poison dans ce sachet!

Pour s'exorciser, la béguine pria, entreprit une neuvaine à sa patronne sainte Ursule, dont la précieuse châsse est honorée à l'hôpital de Bruges. Elle alla chaque jour y allumer un cierge qui brûlait devant elle, en lueur immobile, dans la chapelle close, déserte, qu'aucun vent n'aère, petite flamme si calme et lui représentant, en forme de cœur, ce que son propre cœur allait devenir. La sœur se pacifiait, gagnée par la contagieuse douceur paradisiaque de la châsse où elle apercevait, peinte par le candide génie de Memling, sainte Ursule avec les onze mille vierges, ses compagnes, acceptant la mort plutôt que de pécher.

La grande leçon de chasteté! Elles s'érigeaient sans peur devant la soldatesque, droites dans leurs tuniques, presque insexuelles, le corsage à peine bossué comme par deux roses, et se dénudant un peu la poitrine pour faciliter le passage des flèches et hâter leur martyre, avec l'inconscience de la Madone qui va allaiter l'Enfant Jésus.

Toutes ces pratiques pieuses : la neuvaine, les rosaires dits, les cires brûlées et surtout sans doute l'intercession de sa patronne lui rendirent le calme, la vertu. La tentation s'éloigna, d'autant plus qu'une résolution, comme inspirée du ciel, lui était venue, qu'elle exécuta sans délai : achever au plus tôt et livrer sans plus d'atermoiements cette commande profane qui lui fut trop longtemps une occasion de péché.

La béguine récupéra la paix intérieure d'autrefois. Les saintes dentelles liturgiques avaient remplacé la mauvaise dentelle nuptiale sur son carreau qui déjà ne se souvenait plus. Dans son âme aussi, de bonnes pensées désormais, au lieu des déductions hasardeuses, des songeries presque mortelles où elle avait dérivé. Elle y pensait maintenant comme à un péril passé, déjà vague. Mais la barque rentrée au port revoit parfois dans un éclair toute la mer qu'elle a fuie. Sœur Ursule eut cette impression un jour que, appelée au parloir, elle y retrouva la jeune fille, la charmante et naguère si rose Dorothée. Mais toute pâle maintenant! Elle était seule. Et toute maigrie. Combien changée! Elle la reconnut plus à sa voix qu'à son visage. Dorothée resta un moment sans parler. La béguine aussi, toute tremblante, croyant la tentation revenue...

Enfin la jeune fille s'expliqua, avec un brisement de sa voix, de tout son pauvre petit être qui semblait de cire, fragile et machinal. Elle ne s'était pas mariée... Elle ne devait plus se marier... Alors les belles dentelles étaient inutiles; elle les rapportait, elle les offrait à la Madone pour qui on en ferait un voile. D'ailleurs n'est-ce pas toujours à la Madone que les dentelles de sœur Ursule étaient destinées?...

La béguine écoutait; elle comprenait enfin; son cas s'élucidait... Oui! la pauvre Dorothée avait eu le tort de vouloir s'approprier ses dentelles. Elle avait fait semblant de croire que, cette fois, les pieuses dentelles seraient pour elle et pour sa robe de noce. Mais c'était un leurre, et de s'être supposée aimée. Même elle ne le crut pas. Elle ne le crut jamais. Elle feignait de le croire. Au fond, la jeune fille savait le simulacre, sans pouvoir s'y

refuser, et qu'elle ne serait heureuse qu'un moment, le temps de venir la tenter, lui apprendre l'idée de l'a-

mour, lui montrer l'image de l'amour sur sa face extasiée. Elle avait été simplement employée par le Destin. Maintenant c'était fini. Et elle venait restituer les dentelles, comme les colifichets d'un rôle quitté. C'était tout naturel et tout logique. Ursule ne songea même pas à lui demander pourquoi c'était elle-même qui les rapportait. Comment n'avait-elle pas rendu ses cadeaux au fiancé, puisqu'elle ne l'épousait pas? Mais le jeune homme sans doute était devenu insaisissable; il avait disparu, fui brusquement par quelque porte invisible de l'air. C'était le Tentateur, Satan lui-même, qui n'avait pris ce beau visage, n'avait emmiellé sa complice, que pour venir ainsi avec elle, dans la retraite du béguinage, séduire la pauvre petite béguine qu'elle est, troubler son célibat, lui montrer l'enivrement d'un couple au seuil du baiser, afin de lui en donner à elle-même un désir qui irait jusqu'à la chute. La malheureuse Dorothée n'avait été que l'instrument inconscient de cette machination de l'Enfer. Il lui en restait cette pâleur, cette ruine de tout son être dont rien ne la guérirait plus. Ursule la regarda, saisie de pitié. Elle était si pâle, devenue si frêle; elle tendait la dentelle du geste navré d'une mendiante qui vend ses cheveux...

Ursule, les yeux en larmes, lui prit les mains : « Ma pauvre Dorothée! Dorothée! » Mais le nom résonna dans le silence blanc du parloir, tout blessé pour ainsi dire, incolore et presque exsangue.

Alors Ursule se ressouvint de l'intonation qu'y mettait le Tentateur : « Dorothée! », proférant ce mot si doucement, appuyant sur la dernière syllabe qui se continuait en survie de cloche, prolongeait ses deux voyelles jumelles dans l'air, dont l'une, avec l'accent, semblait la lettre mise au soleil et dont l'autre, sans accent, semblait la même lettre mise à l'ombre.

Dorothée! comme il prononçait ce nom! comme il le disait à la jeune fille — qui n'entendrait plus jamais prononcer ainsi son nom!

Sœur Ursule fit présent à la Sœur sacristine des dentelles de Dorothée, désormais sans emploi. Au préalable elle les avait raccordées et disposées en un long voile qui servirait à la Madone du béguinage les jours de grands offices et les dimanches.

A quelque temps de là échut la fête de l'Assomption. Ce jour-là une procession se déroule dans les rues de Bruges, à l'issue du salut de l'après-midi.

La béguine, pour bien voir le défilé, s'était postée au quai du Rosaire, à l'angle du pont où s'érige un reposoir. Là la procession s'arrêta un moment, toute blanche : robes de tulle, mousseline des congréganistes, cornettes des religieuses, rochets des prêtres, lis et cierges portés en main qui se juxtaposaient dans l'éloignement comme une moisson blanche; tandis que, blancs aussi, accouraient dans le canal, des deux côtés du pont, les chastes cygnes, processionnant à leur tour... Minute d'éternité! Le cliquetis d'argent des ensensoirs; le chant d'un harmonium à la petite musique grêle, de la couleur de l'ivoire de son clavier; et la chute des sons de cloches qui, parmi les herbes coupées, les bouquets émiettés jonchant les rues, venaient écraser sur le pavé leurs vastes fleurs de fer.

Sœur Ursule, agenouillée, regardait... Or, au milieu des groupes, des bannières, des statues, elle aperçut, debout sur son haut piédestal, la Madone du béguinage aussi, souriant derrière son long voile de fine dentelle, la dentelle de Dorothée, la dentelle de la Tentation qui, après s'être égarée, comme sa propre âme, dans les mains du Démon, était revenue enfin faire cortège à Dieu.

GEORGES RODENBACH.

(Illustrations de H. Cassiers.)





LÉON GIRARDET



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Roussod, Valladon & Co.

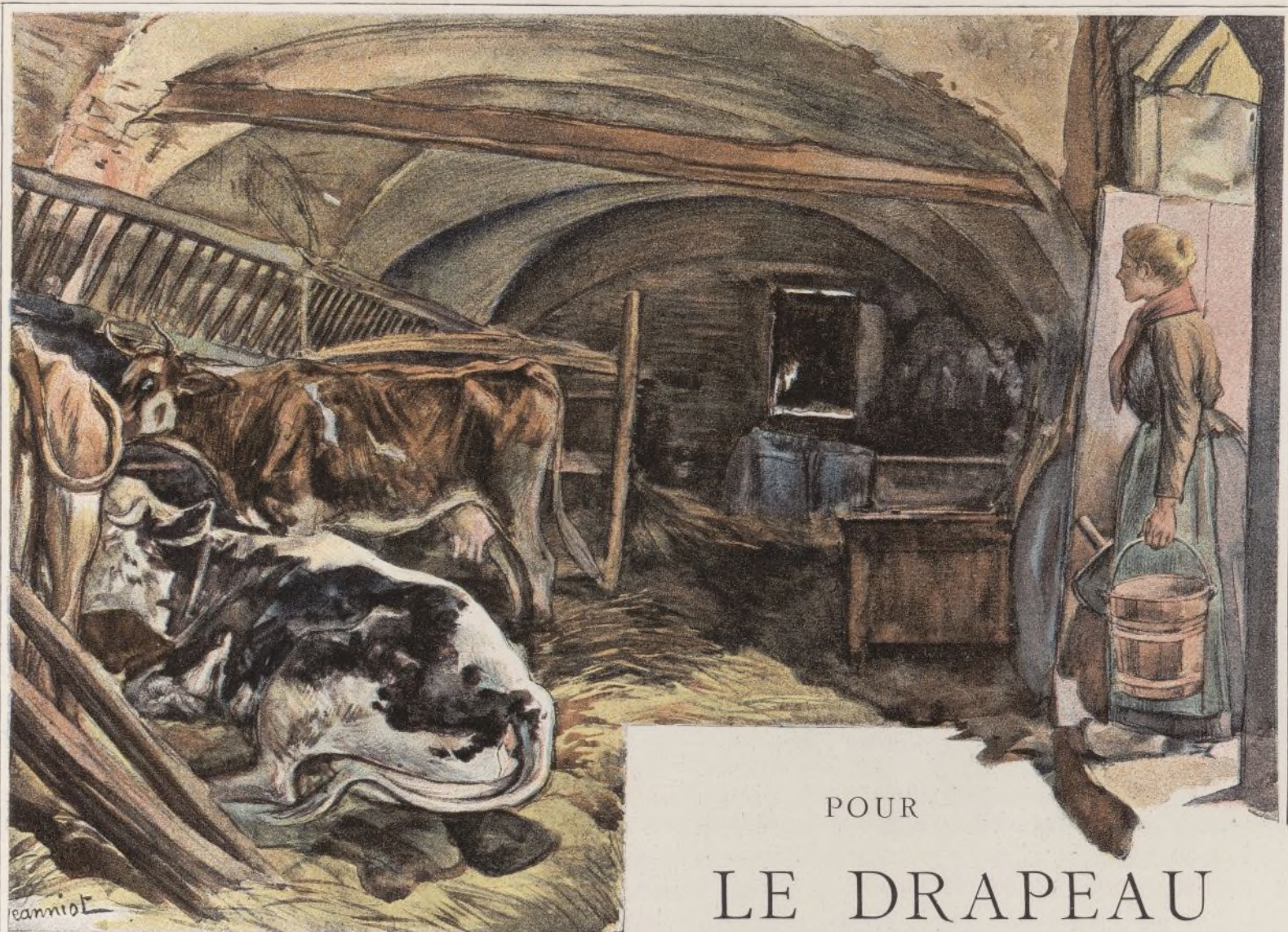
# PAVANE CHAMPÊTRE

(Collection de M. A. HOERNING, à CHARENTON)









## POUR LE DRAPEAU

PAR G. LE FAURE

**L**a porte à peine ouverte, Claudine s'arrêta brusquement. Il lui avait semblé entendre, partant d'un coin de l'étable, un gémissement doux et faible, à peine distinct, quelque chose comme un appel d'enfant.

Et, plutôt intriguée qu'inquiète, immobilisée sur le seuil, ses deux seilles vides aux mains, le buste penché en avant, le cou tendu, prêtant l'oreille, elle chercha à percer l'ombre qui emplissait l'étable.

Au bout d'un instant, elle eut un haussement d'épaules et murmura : « Etais-je godiche ? »

Plus rien, en effet, ne se faisait entendre, que le souffle fort des bêtes et le cliquetis des chaînes de fer contre le zinc des mangeoires.

Lentement, alors, elle descendit les trois marches et, à travers l'obscurité, avec une connaissance parfaite des êtres, se dirigea vers la Blanche, la plus belle vache du père Louiset, à l'attache là-bas, dans le coin de droite.

Tout à coup elle fit halte de nouveau, et l'oreille tendue, écouta. Cette fois elle ne se trompait pas : là, dans ce trou d'ombre, partant de la stalle vide où l'on serrait le foin, une plainte venait de s'élever, une plainte désespérée qui lui fit courir, tout le long de l'échine, un frisson glacé.

Peur ! non certes, elle n'avait pas peur ; sa nature vaillante et forte était au-dessus de toutes ces craintes qui ont cours dans les campagnes et assujétissent l'âme des paysans.

Seulement la présence d'un être humain dans l'étable, à cette heure et dans les circonstances où l'on se trouvait, l'inquiétait.

Cependant, durant qu'elle cherchait à se rendre compte, sans mouvements, presque sans souffle, la plainte se poursuivait, mais de plus en plus douce, de plus en plus languissante, comme le gémissement dernier d'un agonisant.

Claudine posa ses seilles sur le sol et courant à une étroite fenêtre dans le coin de laquelle elle savait trouver de quoi faire de la lumière, elle eut tôt fait d'allumer un rat de cave dont la lueur tremblotante éclaira l'étable.

« Bonne sainte Vierge ! » s'exclama-t-elle.

Elle venait d'apercevoir, étendu sur le foin, relevé sur un coude et fixant sur elle ses yeux agrandis par la vision de la mort qui déjà se dressait devant lui, un homme, un soldat !

C'était un chasseur à pied, tout jeune, tout petit, tout frêle, blond et imberbe, sans doute un de ces enfants qui, aux moments terribles de 70, délaissant pour le chassapot Virgile et Homère, sautèrent des bancs du lycée dans les rangs de nos régiments.

Son uniforme déchiré, souillé de boue, ses mains noires de poudre, dont l'une se crispait sur la poignée de son sabre-baïonnette, tandis que l'autre étreignait sa poitrine maculée de sang, sa face toute pâle sur laquelle deux grosses larmes silen-

cieuses faisaient deux sillons argentés, Claudine vit tout cela d'un rapide coup d'œil, agenouillée près de lui, le cœur battant de pitié.

Il la regardait toujours, et ses lèvres, agitées d'un balbutiement muet, cherchaient à prononcer des mots qui ne parvenaient pas jusqu'à elle.

Enfin elle crut comprendre qu'il demandait à boire.

Alors, légère comme une biche, elle se releva et, moins de trois minutes après, revint avec sa seille remplie jusqu'aux bords de lait écumeux. « Tenez, » dit-elle.

Délicatement, avec des précautions infinies, elle approcha la seille des lèvres du soldat qui but avidement d'abord, puis plus lentement, s'interrompant une seconde pour lever vers elle sa face toute blanche, plus blanche encore que la mousse de lait qui frangeait ses lèvres ; il se remettait ensuite à boire, d'une gorgée continue, sans que sa bouche quittât le bord de la seille, soufflant bruyamment, ainsi que les bêtes à l'abreuvoir.

Puis il s'arrêta, respira et dit : « Merci. »

Claudine posa sa seille près d'elle.

Alors, croyant qu'elle allait partir, il murmura d'une voix faible et douce comme un souffle : « Par pitié !... ne m'abandonnez pas... »

Les sourcils de la jeune fille se froncèrent, comme si les paroles du soldat l'eussent offensée, et elle dit presque durement : « Les Prussiens sont dans la maison. »

Ces mots semblèrent causer au petit chasseur un épouvantement ; d'un bond il se trouva sur ses pieds, et le visage plus pâle encore, l'œil hagard, il balbutia : « Par où fuir ?... Il ne faut pas qu'ils me prennent ! »

Il fit un pas en avant, mais brusquement s'arrêta, chancela, ouvrit démesurément les yeux, puis tomba à la renverse sur les bottes de foin et resta immobile un moment, la bouche tordue dans un rictus douloureux, les lèvres rosées d'un flot de sang.

« Mort ! s'exclama la jeune fille ; il est mort ! »

Et prise d'épouvante, de pitié, elle se pencha sur lui, l'oreille sur sa poitrine, cherchant à percevoir à travers la capote les battements du cœur...

Enfin, elle les entendit, ces battements, mais si faibles, si faibles, qu'on eût dit que chacun d'eux devait être le dernier. « Que faire ? » pensa-t-elle.

D'un côté, ainsi qu'elle le lui avait dit, les Allemands occupaient le village depuis quelques heures, et l'on savait par de récents et terribles exemples comment ils traitaient les habitants qui donnaient asile aux blessés et aux fugitifs.

Mais, d'un autre côté, pouvait-elle tuer ce malheureux ? car c'eût été le tuer assurément que de le chasser du refuge où le hasard l'avait conduit. Les routes étaient pleines de neige et le





sa présence à personne, pas même à son père ; elle voulait pouvoir assumer sur elle seule la responsabilité de son acte et encourir seule les terribles représailles auxquelles l'exposait son humanité.

En un tour de main elle disposa les bottes de foin, de façon à en faire une couche provisoire pour le blessé, sur lequel elle étendit une couverture de cheval, autant pour le préserver du froid que pour le cacher aux regards indiscrets.

Ensuite elle remplit ses seilles et sortit de l'étable, en fermant la porte derrière elle.

« Comm' t'as été longtemps, Claudine ! observa le père Louiset, quand elle rentra dans la cuisine. Y s'impatientent là-dedans. »

Et il hochait la tête vers la grande salle, dans laquelle un bruit infernal retentissait, concert assourdissant où se mêlaient le choc des verres, le bris des bouteilles et les refrains bachiques.

« Ne pouviez-vous donc pas les servir vous-même ? » répliqua la jeune fille dont les traits se durcirent.

— Tu sais bien qu'y ont réclamé d'être servis par toi. »

Elle eut un geste violent des épaules et, d'une voix sourde, riposta :

« Et si je ne veux pas, moi !... S'ils me dégoûtent, ces misérables, au point que j'ai envie de leur cracher au visage... si... »

Le vieux paysan joignit les mains et enveloppant sa fille de regards suppliants :

« Voyons... ma petite Claudine, gémit-il, tu ne veux pas notre

froid le terrasserait bien certainement, si les balles des sentinelles éparpillées dans la campagne l'épargnaient.

Non, elle ne le pouvait pas ; c'était un soldat d'abord. Et ensuite, cet uniforme lui rappelait ses deux frères, engagés eux aussi, tout récemment et qui, peut-être en ce même instant, imploraient aux environs de quelque champ de bataille la miséricorde d'un habitant.

La décision de Claudine fut vite prise : le soldat resterait à la ferme jusqu'au moment où les forces lui seraient revenues suffisamment pour qu'il pût s'évader.

Mais elle ne révélerait

ruine et notre mort à tous, n'est-ce pas ?... Tu as bien vu qu'en arrivant ici ils voulaient tout briser, tout piller, tout tuer et que, lorsque tu t'es montrée... ils se sont radoucis aussitôt... Eh bien ! voyons... »

Et il la poussait par les épaules vers la porte.

La jeune fille lui lança un coup d'œil furieux. « Vous avez beau être mon père, répliqua-t-elle, je crois que vous seriez contentant s'ils me demandaient... »

Elle s'interrompit et ajouta avec mépris : « Vot' fille passe après vot' ferme... »

Elle empoigna ses deux seilles et ouvrit brusquement la porte de la salle où son entrée fut accueillie par des exclamations joyeuses.

Quant au père Louiset, l'âme tout anxieuse, il s'en fut s'asseoir au coin de l'âtre, sur un tabouret d'où il pouvait, sans avoir l'air, surveiller Claudine.

Avec ces sacrés caractères de femmes, sait-on jamais ce qui peut arriver ?

Les Allemands, quoi ! c'est des hommes comme les autres. Ils n'ont pas le même uniforme ! mais ça ne prouve rien, et puis une ferme comme celle du père Louiset, ça valait bien la peine que Claudine renfonçât son dégoût et fit taire sa haine... pas vrai ?

★

Dans la ferme, tout était silencieux. Après boire, les Prussiens ronflaient, les uns étendus sur des matelas dans la salle basse, les autres occupant les chambres du premier étage : même l'un d'eux partageait le lit du père Louiset.

Et Claudine, nu-pieds sur le carreau froid de la mansarde qu'elle occupait sous les toits, écoutait, l'oreille collée à sa porte, le bourdonnement sonore qui montait de la maison endormie.

Pendant une demi-heure elle attendit, puis, lorsqu'elle fut bien persuadée qu'aucune alerte n'était à redouter, elle entre-bâilla tout doucement sa porte, et sans bruit se coula dans l'escalier qu'elle descendit avec mille précautions, retenant son souffle, s'arrêtant angoissée, haletante, toutes les fois que, sous le poids de son corps, les marches vermoulues craquaient.

Enfin elle arriva dans la cuisine qu'elle traversa sur la pointe des pieds, les regards agrandis vers le trou d'ombre plein de ronflements que faisait la salle basse dont la porte était demeurée entr'ouverte, puis se trouva dans la cour.

Ses sabots, qu'elle avait laissés sur le seuil de la cuisine, criaient sur la neige, et dans le grand silence de la nuit lui paraissaient faire un bruit épouvantable.

Arrivée devant l'étable, une crainte l'immobilisa : si le soldat était mort !

Alors, le cœur serré comme dans un étau, la gorge étreinte par l'anxiété, elle entra ; mais, au lieu d'allumer le rat de cave qui eût pu donner l'éveil, elle poussa le volet par lequel entra un rayon de lune qui illumina de sa clarté blanche l'intérieur de l'étable.

Vivement, elle s'approcha du lit de fourrage sur lequel était déposé le petit soldat et mit la main sur sa poitrine ; le cœur battait, et, par les lèvres entr'ouvertes, une plainte continue passait.

« C'est une vraie chance ! fit-elle à mi-voix, par un froid pareil... »

Elle retira de dessus ses épaules une ample mante de bure dont elle enveloppa le blessé, ou plutôt dont elle l'emballota, ainsi qu'elle eût fait d'un petit enfant ; puis, passant délicatement l'un de ses bras sous les reins, l'autre sous les épaules, elle fit un effort, avec la pensée soudaine quelle ne serait pas assez forte pour le soulever.

Mais il n'était pas lourd, le petit soldat ; oh ! pas lourd du tout, pas si lourd que les sacs de blé qu'elle remuait toute seule, là-haut, dans les greniers, et la lèvre presque souriante, la joie au cœur, elle le prit dans ses bras, le serrant contre sa poitrine pour le défendre de l'âpre bise

qui soufflait, et, tout courant, traversa la cour.

Ah ! dame, pendant les quelques secondes que dura la traversée, cela fit tic-tac dans sa poitrine. Qu'un des chiens, aboyant, réveillât les dormeurs, et c'en était fait d'elle, du blessé, de son père, de la ferme. Les Prussiens ne badinaient pas.





Claudine arriva sans encombre à la porte de la cuisine. Elle laissa ses sabots, et remonta l'escalier comme elle l'avait descendu, pieds nus, mais plus lentement, avec une sueur froide par tout le corps, tremblant de voir se dresser soudain devant elle la silhouette terrifiante d'un soldat ; et puis, quelque forte qu'elle fût, et si léger que fût son fardeau, il pesait toujours et la montée était rude, sans compter qu'elle n'osait respirer trop fort, de peur de donner l'éveil.

Lorsqu'elle arriva en haut, elle étouffait presque, les jambes rompues, les bras brisés ; mais elle était si contente d'avoir réussi qu'elle ne sentait pas sa fatigue.

A moins d'événements qu'elle ne prévoyait pas, le petit soldat était sauvé ! Sauvé du froid et de la fusillade, et si Dieu voulait qu'il mourût de sa blessure, du moins il mourrait comme un chrétien, dans un lit bien chaud et la main dans la main d'une amie, au lieu de crever comme un chien, dans un coin de l'étable ou, ainsi que bien d'autres, hélas ! dans la boue des chemins.

La porte fermée à clé et les contrevents clos, elle alluma la chandelle.

Grand Dieu ! comme il était pâle, le petit soldat, et comme il était mignon aussi, avec ses fins sourcils qui zébraient d'une raie brune la matité du front et les longs cils noirs qui mettaient une ombre de velours sur la joue, rosée autrefois et rebondie, aujourd'hui décharnée et barbouillée de poudre. Une moustache naissante surmontait la lèvre crispée par la douleur et frangée de sang, et sa chevelure blonde, bien que tondue de près, trahissait les boucles folles qui, quelques semaines auparavant, devaient auréoler sa tête de gamin.

Et les membres étaient si petits ! si frêles les poignets ! si délicats les doigts ! des doigts d'enfant, minces et fuselés, à la peau fine, aux ongles soignés.

Claudine eut un grand geste de pitié, en même temps qu'un étonnement profond l'envahissait.

Comment ! un si petit se battait ! si petit que d'une poussée légère il semblait qu'elle eût pu l'abattre, et elle, elle si forte, si vigoureuse, si solidement charpentée, elle ne pouvait rien faire que prier pour les malheureux qui tombaient là-bas, alors que, comme eux, elle se fût battue.

Avec quelle joie elle eût fait le coup de feu et, au besoin, le coup de baïonnette !

Et au lieu de manger du Prussien, il fallait les recevoir, les servir et prendre garde de leur faire trop grise mine, sinon le bâton du père eût pu entrer en danse ; le père ne trouvait-il pas que sa vie et sa ferme valaient bien quelques sourires de sa fille à l'ennemi ?

Et, tout en songeant à ces choses, Claudine s'occupait à mettre au lit le petit soldat.

D'abord, elle lui retira ses souliers, les souliers aux gros clous, aux fortes semelles, au cuir dur et racorni par la neige, dans lesquels les pieds, chaussés de fines chaussettes de laine, gisaient comme morts de froid, trempés par la boue glacée, ensanglantés par la course à travers champs.

Puis, ce fut au tour du pantalon, tout raidi d'eau et de sang ; mais, avec une prudence maternelle, Claudine laissa au petit soldat son caleçon, un caleçon de laine tricoté par sa mère, sans doute, et qui devait préserver le blessé de la bise qui soufflait à travers les jointures de la mansarde.

Mais, pour enlever la capote, — une capote de lignard, trop grande pour lui — ce fut une difficile besogne : d'abord, les doigts du soldat étaient toujours crispés sur la poignée de sa baïonnette, et elle eut beaucoup de peine à les en détacher ; les plaintes se faisaient plus fortes, il y avait comme une protestation dans les gémissements, et Claudine craignait qu'à travers le plancher cela ne s'entendît à l'étage du dessous.

Enfin, après bien des efforts, avec bien des précautions, l'arme lui resta.

Mais, aussitôt libre, la main se crispa sur la poitrine, les ongles s'incrustèrent dans le drap de la capote, comme pour étreindre une blessure ou défendre un objet précieux.

Claudine fronça les sourcils, prévoyant la lutte qu'il allait falloir engager pour achever de déshabiller le soldat. Oh ! si elle

ne l'eût supposé blessé, elle se fût contentée de l'étendre sur le lit ; mais certaine tache de sang coagulé sur le drap, là-haut, près de l'épaule gauche, lui faisait supposer que la fatigue seule n'avait pas terrassé l'enfant, et elle voulait, après avoir examiné la blessure, la panser.

Tout d'abord, elle tenta de desserrer les doigts, mais ils semblaient d'acier et elle les eût brisés plutôt que de leur faire lâcher prise. De grosses gouttes de sueur lui perlaient au front et une angoisse véritable lui étreignait le cœur.

Comment faire ?

Tout à coup, les lèvres du blessé s'entr'ouvrirent et laissèrent échapper ces deux mots : « A boire... à boire... »

Claudine versa dans une tasse l'eau d'une cruche qui se trouvait dans un coin et tendit la tasse au blessé qui la saisit avidement des deux mains et la porta à sa bouche.

Durant qu'il buvait, la jeune fille déboutonna vivement la capote, mais à peine l'eut-elle ouverte qu'elle poussa une exclamation de surprise et recula.

Là, sur la poitrine, à l'endroit même où les doigts du blessé se contractaient tout à l'heure, elle venait d'apercevoir un lambeau d'étoffe, souillé, ensanglanté, déchiqueté, mais reconnaissable cependant à ses trois couleurs.

C'était un drapeau, ou du moins ce qui restait d'un drapeau, après la lutte.

Un frisson la secoua, des larmes emplirent ses yeux et, s'inclinant, elle baisa pieusement la loque glorieuse.

Comme si ce baiser qui effleurait l'étoffe lui eût correspondu au cœur, le blessé ouvrit les yeux et regarda longuement la jeune fille...

« Vous êtes sauvé ! » dit-elle.

Un rayonnement de bonheur sembla illuminer le visage du soldat qui balbutia : « Il est sauvé !... Merci pour lui ! »

Et il se renversa en arrière.

Prestement, Claudine acheva de le déshabiller, et après l'avoir glissé dans le lit, entr'ouvrit le haut de la chemise pour voir la blessure : c'était, à hauteur de l'épaule gauche, sur la peau blanche et douce comme un satin, une tache rouge, à peine plus large que la main et, au milieu un petit trou noir, fermé par un caillot de sang trahissant l'entrée de la balle. « Pauvre enfant ! » murmura-t-elle le cœur navré.

Et, ayant fait tiédir un peu d'eau, elle lava doucement la plaie, après quoi elle fit un pansement naïf avec des carrés de toile grossière, découpés dans une chemise à elle.

Tout de suite le blessé sembla soulagé ; sa respiration devint plus calme ; ses mains, agitées nerveusement, s'immobilisèrent sur le drap et son visage, que crispaient des contractions douloureuses, s'apaisa.

Alors, Claudine traina près du lit un vieux fauteuil boiteux, dans lequel elle s'installa, décidée à passer la nuit, à veiller le blessé. Mais, vaincue par la fatigue, sa tête s'inclina sur le dossier de son siège et elle s'endormit...

A travers les planches disjointes des volets clos, des rayons de soleil filtraient lorsque la jeune fille s'éveilla, en entendant prononcer son nom...

Honteuse de s'être laissé surprendre par le sommeil et stupéfaite en même temps, elle se tourna vers le lit : un peu redressé et appuyé sur un coude, le blessé la regardait.

« Mademoiselle Claudine, dit-il d'une voix douce et dont le timbre argentin rappelait celui des enfants, Mademoiselle Claudine, on vous appelle... »

En ce moment, dans la cage de l'escalier retentissait l'organe enroué du père Louiset.

« Claudine !... Claudine !... criait le fermier, veux-tu bien descendre !... Attends, feignante !... S'il faut que j'aille te chercher !... »

Et un juron épouvantable fit trembler la maison.

Vivement la jeune fille sauta sur ses pieds, courut à la porte et l'entr'ouvrit : « Voilà !... voilà ! » répondit-elle.

Puis, elle referma la porte et revenant près du lit :

« Eh bien ? » demanda-t-elle en examinant avec une anxiété curieuse le visage du blessé.

Celui-ci, sans rien répondre, prit la main de Claudine et,





avant qu'elle eût pu s'en défendre, la baisa. « Vous êtes bonne ! » murmura-t-il.

Elle rougit ; peut-être honteuse de cette caresse qui lui semblait disproportionnée avec le service rendu ; plutôt peut-être troublée par la sensation de ces lèvres douces d'enfant sur sa peau rugueuse et hâlée de travailleuse.

« Vous êtes bonne ! répéta-t-il... Sans vous... il tombait entre leurs mains. »

Elle comprit qu'il parlait du drapeau dont un lambeau passait par l'entre-bâillement de la chemise et, crispant les poings, elle grommela : « Ah ! les bandits ! »

Une lueur brilla dans les grands yeux clairs de l'enfant, et il répéta d'une voix sourde :

« Ah ! oui, les bandits ! Si vous les aviez vus hier, quand ils ont cerné le bataillon... on aurait dit des loups. Ils se jetaient sur

nous !... Ah ! ça été une rude affaire. Moi, c'était la première fois que je voyais une chose comme ça !... Eh bien ! ça ne m'a rien fait du tout... excepté cependant quand ma baïonnette est entrée dans la gorge d'un de ces hommes ; alors ça, ça m'a tout révolutionné. Songez donc, moi qui, il y a un mois, ne voulais pas voir tuer un lapin ! Ah ! ce qu'on s'est flanqué un coup de fourchette ! comme disait le sergent de ma section... »

Claudine se mit à sourire. C'était si drôle d'entendre dans la bouche de cet écolier cette expression de vieux briscard.

« Claudine !... Claudine ! hurla le père Louiset, j'vas monter. »

La jeune fille haussa les épaules avec impatience.

« Et le drapeau ? » demanda-t-elle.

La mine du petit devint grave.

« Le drapeau, dit-il, ma foi je ne me souviens pas très bien du commencement. Tout ce que je sais, c'est qu'après un combat



terrible, battant en retraite, je me suis réfugié avec quelques camarades du bataillon dans une grange où se trouvaient déjà une vingtaine de lignards... Pendant une demi-heure, au moins, nous avons tenu, tombant les uns après les autres... Puis il est arrivé un moment où nous n'avons plus eu de cartouches ; nous n'étions plus que quatre... alors nous avons décidé de faire une sortie. Mais à ce moment-là une fusillade épouvantable a crevé les fenêtres... J'ai senti à l'épaule comme un coup de bâton, et je suis tombé.

— Pauvre enfant ! murmura Claudine.

— Quand je suis revenu à moi il faisait presque nuit... Tout était silencieux et, autour de moi, les autres étaient étendus, les membres raidis, la face presque noire... Je souffrais... C'était horrible et cependant, moi qui étais un douillet au collège, je ne pleurais pas ; je songeais au moyen de me tirer de là. Tant bien que mal je me redressai, et j'allais me glisser au dehors, lorsqu'une voix faible appela : « Camarade... » A ce moment-là j'eus peur... je crus que c'était un revenant. »

Claudine sourit.

« Je n'ai jamais été très brave de ma nature, poursuivit-il, et je me suis toujours souvenu des contes de ma nourrice. « Camarade... camarade... » répéta la voix, mais plus faiblement. Je me retournai, avec la sueur à fleur de peau, et j'aperçus, adossée à la cloison de la grange, une ombre humaine qui agitait les bras dans ma direction... »

« Je m'avançai en enjambant les cadavres, et je reconnus un vieux sergent-major de ligne. Pendant le combat, j'avais flanqué des coups de fusils à côté de lui et je l'avais vu tomber tout d'une pièce avec une balle dans la tête. Je l'avais cru mort comme les autres. « Petit, me dit-il en me tendant quelque chose que, dans l'obscurité, je ne reconnus pas tout de suite... voilà ce qui reste du drapeau de mon régiment... Je l'ai arraché de la hampe pour pouvoir le cacher plus facilement... mais j'ai reçu mon compte... Puisque tu as encore tes pattes, sauve-le... c'est le drapeau du 120<sup>me</sup>. » Il se renversa en arrière, mort... Alors, je me suis sauvé à travers les bois pour gagner la frontière qu'on avait dit être à deux petites lieues ; mais je me suis égaré et grelottant de froid, trempé d'eau, la tête et l'estomac vides, je me suis glissé dans une étable, voilà... »

Ce long récit avait fatigué l'enfant ; il laissa retomber sa tête sur l'oreiller et murmura :

« J'ai soif... »

— Claudine ! cria la voix furieuse du père Louiset, Claudine !... attends, feignant... je monte... »

Le blessé rouvrit les yeux et attacha sur la jeune fille des regards inquiets.

« Ne craignez rien, répondit-elle, le père a la goutte et les marches lui font peur. Mais je vais descendre tout de même. Il serait capable d'envoyer un de ces casques à pointe. »

Une flamme brilla dans les prunelles du petit soldat, dont la main se crispa sur le lambeau tricolore, toujours à la même place sur sa poitrine.

« C'est vrai, balbutia-t-il, s'ils montaient ! »

Et désignant le sabre-baïonnette déposé en travers de ses vêtements sur une chaise :

« Ça... fit-il, donnez-moi ça ; au moins, je pourrai le défendre. »

Claudine réprima un sourire en entendant cet enfant rongé par la fièvre, affaibli par la perte de son sang, parler de se défendre ; mais comme on défère au caprice d'un malade, elle lui tendit l'arme qu'il demandait.

Il s'en saisit et la cacha sous les couvertures.

« Maintenant, dit-elle en se dirigeant vers la porte, dormez. Aussitôt que je serai libre je monterai. »

Elle sortit, et, après que la clé eut grincé dans la serrure, le petit chasseur entendit ses pas retentir dans l'escalier, puis, tendant l'oreille, il lui sembla percevoir le bruit d'une querelle qui éclatait en bas et le claquement d'un soufflet.

C'était sans doute le père Louiset qui passait sa rage sur la joue de Claudine.

Une heure après, elle entra dans la chambre, tout essouffée de sa montée rapide, et, souriante, sortit de dessous son tablier un grand pot rempli de lait fumant.

« Voilà qui vous donnera à boire et à manger en même temps », dit-elle.

Et, penchée vers le lit, avec, dans les yeux, une lueur tendre et maternelle, elle regardait le petit boire goulument le liquide nourrissant qui lui mettait sur les lèvres une écume blanche.

Quand il eut bu, elle lui lava sa plaie, comme elle avait fait la veille, le pansa avec des linges blancs et dit :

« Maintenant, il faudrait dormir. »

Une grosse larme roulait sur la joue du petit.

« Vous souffrez ! murmura-t-elle.



— Beaucoup, » répondit-il en s'efforçant de refouler les larmes qui gonflaient ses paupières. »

Et avec un sourire héroïque :

« Est-ce que je ne vous ai pas dit que j'étais douillet au collège ? »

— Au collège, soit, fit-elle en essayant de plaisanter, mais vous n'y êtes plus...

— Depuis un mois seulement... Papa était resté à Paris avec mon frère aîné, ils sont tous les deux dans la garde nationale, et maman était partie pour Tours avec mes deux sœurs et moi... Moi, je continuais mes études au lycée ; puis est arrivé, il y a six semaines, l'affaire de Sedan ; alors j'ai demandé à maman la permission de m'engager. D'abord elle a pleuré, ne voulant pas, disant que j'étais un enfant... mais puisque je devais entrer à Saint-Cyr l'année prochaine... un an plus tôt, un an plus tard... Alors, elle a compris et je me suis mis dans les chasseurs... parce que c'est un chic corps, et ensuite parce que je ne suis pas grand... »

Emue par le récit simple de cet enfant qui racontait son histoire sans se douter de son héroïsme, Claudine retenait les larmes prêtes à déborder de ses paupières ; elle ajouta, avec un sourire forcé :

« Pas grand... et pas lourd... car je vous ai porté comme un poupon depuis la grange jusqu'ici... »

Un rayon de soleil entra par le volet grand ouvert, un rayon bien pâle et bien froid, mais qui dorait cependant le visage régulier de Claudine, enflammant ses cheveux roux qui se crépelaient sur son front, mettant une pointe brillante dans ses grands yeux gris, avivant l'incarnat de ses lèvres un peu épaisses et faisant étinceler la nacre de ses dents, larges mais saines et blanches comme des perles.

En dépit du froid, son fichu de cotonnade légèrement ouvert laissait apercevoir sur la poitrine un triangle de peau laiteuse et veloutée, et ses bras, nus jusqu'au coude, sortaient des manches retroussées de son corsage de bure, ronds et brunis par le hâle de la vie au grand air.

De se sentir si près d'elle, penchée ainsi vers lui, le petit soldat rougit et murmura :

« Vous êtes bonne... aussi bonne que belle. »

Claudine se redressa et, toute troublée, sans savoir pourquoi :

« Maintenant que vous voici rafraîchi, il faut dormir. »

Et, sans faire attention aux regards suppliants qu'il attachait sur elle, elle sortit.

Seul, le petit chasseur demeura longtemps les yeux fixés sur la porte par laquelle venait de disparaître la jeune fille ; puis sa tête se coucha sur l'oreiller, ses paupières se refermèrent et il s'endormit, avec, sur ses lèvres, ce nom : « Claudine. »

Huit jours s'étaient passés, huit jours de souffrances et d'angoisses, huit jours pendant lesquels ils avaient tremblé tous les deux, lui pour la loque glorieuse qu'il avait juré de sauver, elle pour le blessé qu'elle s'était promis d'arracher à la mort.

Durant le jour, au moindre craquement des marches de l'escalier, il tressaillait, se dressait sur son séant, la main sur la poignée du sabre-baïonnette et demeurait ainsi, les yeux grands ouverts, la poitrine haletante, s'attendant à être découvert et résolu à se faire tuer en défendant son cher drapeau.

De son côté, lorsqu'elle s'absentait de la ferme durant quelques instants, son premier soin, en revenant, était de monter là-haut, angoissée par la crainte que, durant son absence, ne se

fût passé le drame qu'elle redoutait et que chaque jour écoulé rendait plus imminent, plus fatal.

Il était impossible, en effet, que son père ne finit pas par s'apercevoir de son va et vient continu dans l'escalier.

Or, elle connaissait trop bien la poltronnerie du vieillard et l'amour immodéré qu'il avait de son bien pour n'être pas persuadée qu'il n'hésiterait pas à livrer le blessé dont la présence sous son toit pouvait causer sa mort et sa ruine.

Depuis huit jours Claudine ne s'était pas couchée, passant les nuits tout habillée, dans le grand fauteuil, au chevet du lit, som-



nolant à peine, s'éveillant à tout instant pour épier, à la lueur pâle de la veilleuse, sur le visage du blessé, l'intensité de la fièvre, et trop souvent, en se redressant pour le regarder, elle le voyait éveillé lui-même, assis sur son séant, la face inquiète, l'oreille tendue vers le moindre bruit troublant le silence de la maison endormie.

Dans de semblables conditions, avec ce continuel empêchement de dormir, il était impossible de compter sur une guérison, même lointaine ; les forces, il est vrai, étaient un peu revenues ; mais la fièvre persistait et la douleur causée à l'épaule par la présence de la balle demeurée dans les chairs devenait intolérable.

« Voyez-vous, avait-il dit la veille à Claudine, après une crise de douleurs où, tordu sur son lit, il était demeuré de longs moments la tête sous les draps, mordant à pleines dents son oreiller pour étouffer ses gémissements, voyez-vous, il faut que je parte... Je souffre trop, et le moindre cri peut me trahir... Alors, que deviendriez-vous ?... Ces misérables seraient capables de vous faire un mauvais parti... j'ai même abusé trop longtemps de votre courageuse hospitalité... de vos soins dévoués... Il faut que je parte... »

Elle le regarda durant quelques secondes, du même air qu'elle eût regardé un fou et répéta :

« Partir !... mais pour aller où ? pour mourir de froid dans quelque fossé et mettre à la merci du premier rôdeur allemand le drapeau que vous avez promis de sauver... »

— Vous m'avez dit que l'on était ici à une petite lieue de la frontière ; vous m'indiquerez le chemin, et ce serait bien de la malchance...

— Mais vous n'aurez pas la force... »

Il eut un hochement de tête et répliqua avec une flamme dans





les yeux, tandis que ses doigts se crispaient sur sa poitrine.  
« Pour le sauver... j'aurai la force, et puis, une lieue, ce n'est pas bien long... »

Elle n'avait rien répliqué; seulement, quand elle était sortie, si le blessé l'avait regardée, il aurait pu lire sur son visage les traces d'une résolution subitement prise.

Et maintenant, il était assis dans le grand fauteuil, revêtu de son uniforme, enveloppé dans la grande capote boutonnée par-dessus la loque précieuse, attendant le retour de Claudine qui, la maison endormie, était descendue s'assurer du passage.

« Eh bien? demanda-t-il anxieux quand elle remonta.

— Ils dorment tous... d'ailleurs, ce ne sont pas eux qui m'inquiètent; ce soir, au souper, je leur ai donné du vin à discrétion... et ils s'en sont offert... je ne vous dis que ça. Seulement, la neige tombe.

— On m'entendra moins facilement marcher, répondit-il d'un ton décidé... Mais que faites-vous donc? »

Elle venait de décrocher sa mante et la jetait sur ses épaules.

« Vous le voyez, je mets mon manteau. »

Et elle rabattait le capuchon sur sa tête.

« Maintenant, venez, dit-elle.

— Où allons-nous?

— Je vous accompagne, parbleu!... Est-ce que vous croyiez sincèrement que j'allais vous laisser partir ainsi, tout seul, malade, par la nuit noire, dans la campagne glacée? »

Elle ajouta avec un ton de reproche :

« Ça, c'est mal... Il est vrai que vous ne me connaissez pas. »

Il lui saisit la main et riposta :

« Je ne vous connais pas!... Ah! si Claudine, je vous connais! je sais que vous êtes une fille bonne et vaillante... je sais que vous êtes une vraie Française... et si j'étais un homme, Claudine... je vous aimerais... »

Une vive rougeur empourpra le visage de la jeune fille : elle attira le blessé sur sa poitrine, et longuement, amoureuxment, mais chastement, elle le baisa au front.

« Partons, » dit-elle d'un ton brusque.

Et elle descendit la première, lui la suivant pas à pas dans l'obscurité, d'une main se soutenant à la rampe, de l'autre s'appuyant sur l'épaule de Claudine.

La descente fut longue, car à chaque marche presque la jeune fille s'arrêtait, sentant trembler la main du blessé, craignant que quelque faux pas ne donnât l'éveil.

Enfin, on arriva dans la cuisine; la porte de la grande salle

qui servait de dortoir aux Allemands était fermée; par précaution Claudine avait poussé le verrou.

Sur une chaise, la limousine du père Louiset séchait devant lâtre où achevaient de se consumer quelques tisons; la jeune fille prit la limousine et la jeta sur les épaules du petit soldat, en murmurant :

« Il fait un froid de loup. »

Puis elle ouvrit la porte, et une bourrasque de neige entra dans la pièce.

« Si nous remettons à demain, proposa-t-elle en reculant.

— Allons, » dit-il...

Et il l'entraîna dans la cour, après avoir chaussé de grosses galoches qu'elle lui avait désignées d'un signe de tête.

Au dehors, la neige tombait à gros flocons depuis quarante-huit heures, faisant un épais tapis, dans lequel ils enfonçaient jusqu'aux chevilles, et elle sentit que le blessé sous le bras duquel elle avait passé le sien, frissonnait.

« Et il voulait s'en aller seul! » pensa-t-elle.

Cependant il marchait gaillardement, se raidissant contre la douleur, se remettant peu à peu du saisissement qu'il avait éprouvé en se trouvant, après huit jours passés dans cette chambre bien close, en contact avec l'air glacial de cette nuit de novembre.

La porte charretière franchie, ils traversèrent la grand'route pour se jeter dans un petit bois où ils seraient hors de la vue des sentinelles postées autour du village.

Peu habitué à marcher avec ces lourdes et incommodes chaussures de paysan, le blessé glissa soudain et, dans l'effort qu'il fit pour se remettre d'aplomb, son épaule lui arracha un cri de douleur.

« Mon Dieu! » gémit-il.

Il s'arrêta, défaillant presque, et Claudine sentit que tout le poids du corps de l'enfant pesait sur elle.

Alors brusquement, et sans qu'il s'y attendit, elle le saisit dans ses bras et, le soulevant de terre, l'emporta ainsi qu'elle avait fait la première fois, pour le transporter de l'étable dans sa chambre.

Elle s'attendait à ce qu'il protestât, mais il ne dit mot, ayant conscience de sa faiblesse; seulement de ses paupières s'étaient échappées deux larmes qui, saisies par le froid, faisaient sur ses joues deux perles de glace.

Et la brave fille allait, enfonçant dans la neige, aveuglée par les flocons qui tourbillonnaient dans l'espace, glissant à chaque pas, en dépit de la prudence avec laquelle elle avançait, haletant sous le poids du blessé.

Au bout d'une centaine de mètres, elle tourna à droite et pénétra dans un fourré où un cheval, attelé à une carriole, était attaché au tronc dénudé d'un sapin.

« Il était temps, pensa-t-elle, mais maintenant nous sommes sauvés. »

Et cette pensée lui donna de nouvelles forces; elle hissa le blessé qu'elle étendit sur la paille, dans le fond de la voiture,



s'assit à côté de lui et saisissant les guides de la main gauche, tandis que de la droite elle enveloppait la bête d'un cinglant coup de fouet :

« Hue! Grison! fit-elle, et rondement! »

Le cheval n'avait pas besoin de ce double encouragement; la bise aigre qui lui cinglait la peau était un excitant suffisant. Il



partit grand trot sur le chemin cahoteux que les arbres, plantés de distance en distance, traçaient au milieu du tapis blanc qui recouvrait la campagne.

« Hein ! dit gaiement Claudine à son compagnon... si le père Louiset pouvait se douter que son cheval préféré court les chemins par ce temps-ci... »

Le petit soldat s'était redressé sur la paille, et câlinement avait appuyé sa tête contre les genoux de la jeune fille.

« C'est grâce à vous, murmura-t-il, que ces misérables n'auront pas ce pauvre drapeau... grâce à vous que je pourrai revoir maman. »

Elle ne répondit rien, mais appliqua un violent coup de fouet sur la croupe du cheval en disant :

« Allons ! ho ! le Grison !... s'agit pas de dormir... »

Puis désignant à bout de bras une masse sombre qui se profilait à l'horizon, brouillé par la tourmente de neige, elle ajouta :

« Une fois dans le bois de Beausoleil, nous pourrons faire la nique aux casques à pointe... Dix minutes de traversée, et de l'autre côté c'est la Belgique... »

Elle s'était mise tout debout et, d'une main ferme, soutenait le cheval qui butait ; l'autre main en visière au-dessous des yeux, elle regardait devant elle, les sourcils froncés, la face subitement inquiète.

« Bast ! grommela-t-elle en levant les épaules... j'ai la berlue ! par un temps comme ça, qu'est-ce qu'ils ficheraient dans la campagne ? »

Cependant elle cingla d'un nouveau coup de fouet les flancs du cheval dont le trot s'allongea.

Encore quelques secondes, et l'on atteignait les premiers arbres.

Soudain, de droite et de gauche, des ombres parurent, barrant la route.

« *Wer da ?* » cria une voix.

« Couchez-vous ! » gronda Claudine en renversant le petit soldat sur la paille, tandis qu'à tour de bras elle fouaillait le Grison qui fila, emporté par un galop furieux.

Des coups de feu éclatèrent et une volée de balles siffla autour de la carriole ; l'une d'elles vint briser les planches, tout près de la tête du blessé.

Claudine lâcha les brides au cheval qui, épouvanté par les détonations, s'emballa.

Mais tout à coup, une nouvelle détonation creva le silence dans lequel le petit bois était retombé. Le Grison poussa un hennissement de douleur, se cabra, puis s'abattit sur le côté, brisant les brancards de la voiture qui chavira.

Claudine et le petit soldat roulèrent sur la neige.

A deux cents mètres en arrière, des cris de triomphe retentirent et la jeune fille, qui s'était lestement relevée, aperçut des points noirs qui s'agitaient dans la neige.

« Vite... vite, dit-elle, en saisissant sous le bras son compagnon et en l'entraînant à travers bois, un peu de courage ! là-bas, c'est la frontière... c'est le salut. »

Et pendant quelques minutes, ils coururent, suivant un petit sentier qui serpentait à travers les hauts sapins dont les troncs allongeaient sur le sol blanc de grandes ombres noires et tristes.

Mais le blessé s'arrêta, balbutiant d'une voix faible :

« Non... non... je ne puis plus... fuyez sans moi... »

Elle voulut le prendre dans ses bras ; il s'assit à terre désespérément !

« Non... c'est fini... voyez-vous... je serai mort avant d'arriver là-bas... Tenez ! »

Et passant la main sous sa capote, il la retira pleine de sang ; dans sa chute, la blessure s'était rouverte.

« Vous abandonner ! s'exclama-t-elle, navrée, jamais ! »

Les cris des soldats se percevaient nettement, et l'on entendait même les branches sèches qu'ils brisaient dans leur galopade à travers le taillis.

« Fuyez !... fuyez !... supplia le petit chasseur défaillant, Sauvez-le !... »

Et il lui tendait le lambeau tricolore, tout maculé de son propre sang et qu'il venait de retirer de sa poitrine.

Claudine hésita une seconde ; puis un sanglot déchira sa gorge et, saisissant le drapeau, elle s'élança, courant de toute la vitesse de ses jambes, droit devant elle.

Comme des chiens que le dédoublement d'une piste met en défaut, les Allemands passèrent près du taillis au pied duquel le petit chasseur gisait étendu, colorant de son sang la neige tout autour de lui, et se jetèrent sur les traces de Claudine.

Mais, habituée dès son enfance à galopiner dans les champs, la jeune fille conservait son avance sur ceux qui la poursuivaient, et déjà elle avait dépassé la lisière du bois, n'ayant plus qu'à traverser une bande de terrain d'environ vingt mètres, de l'autre côté de laquelle les poteaux frontière se dressaient sur la neige, lorsque coup sur coup trois détonations éclatèrent.

« Mon Dieu ! gémit-elle, s'arrêtant en étreignant dans un geste de désespoir le dépôt sacré confié par le soldat. Les bandits ! »

Ses jambes fléchirent, et devant ses yeux un voile passa.

Elle allait mourir là !... Et le drapeau !...

Oh ! non ! Cela, il ne le fallait pas ! Puisant dans sa vaillance patriotique une force de volonté surhumaine, elle voulut que la mort attendit. Réunissant ce qui lui restait d'énergie, d'une main étreignant la loque tricolore, de l'autre retenant le sang qui s'échappait de sa blessure, elle s'élança.

Deux coups de feu éclatèrent de nouveau ; elle fit quelques pas encore et vint, toute sanglante, tomber sur la neige, à cinq mètres au delà du poteau frontière.

« Sauvé !... » balbutia-t-elle, et elle demeura immobile, les membres raidis, la face tournée vers le ciel.

Et la patrouille allemande, arrivée à la frontière, fit demi-tour, furieuse de voir sa proie lui échapper.

Si, un quart d'heure plus tard, l'un de ceux qui la composaient s'était retourné, il eut pu apercevoir sur la neige, se mouvant lentement, s'arrêtant, puis repartant pour s'arrêter quelques mètres plus loin, un point noir qui paraissait se diriger vers la frontière.

C'était le petit chasseur qui, le cœur angoissé par les coups de feu qu'il avait entendu tirer, avait quitté le taillis au pied duquel Claudine l'avait laissé mourant, et usait ses dernières forces à chercher son amie.

\*\*\*

Lorsqu'au matin les carabiniers belges, échelonnés le long de la frontière pour faire respecter la neutralité du territoire du roi Léopold, passèrent par là, ils virent à moitié ensevelis sous la neige le chasseur à pied dont la tête reposait sur la poitrine de Claudine ; ses doigts étaient crispés sur le drapeau tricolore et ses lèvres étaient collées sur la main de la jeune fille.

G. LE FAURE.

(Illustrations de Jeannot.)







### LA MARE ENCHANTÉE

*Dans l'antique forêt sombre du haut Poitou  
Qui fut par nos anciens druides fréquentée,  
Profondément sommeille une mare enchantée...  
Le plus vieux bûcheron du pays ne sait où...*

*Dans l'antique forêt dont le tour a sept lieues,  
On ne reconnaît pas les routes d'autrefois.  
C'est au soleil couchant que dorment les eaux bleues,  
Comme un miroir perdu dans un ravin des bois.*

*Sous les touffes d'iris, de menthe et d'eupatoire  
Qui regardent en paix leurs bouquets si charmants,  
Enivrés de parfums, bien des couples aimants,  
Dans la chaleur du jour, deux à deux, y vont boire :*

*Les ramiers roucouleurs, les daims et les chevreuils,  
Tout surpris en voyant leur image apparaître,  
Et, queue en éventail, de petits écureuils,  
Tombant comme l'oiseau d'un vieux chêne ou d'un hêtre.*

*Même on dit qu'autrefois, heureuse en s'y baignant,  
Sous le rosier sauvage et les fleurs d'aubépine,  
La dame aux cheveux d'or ayant nom Mellusine  
Quittait, par un beau soir sa tour de Lusignan.*

*Laissant tomber sa robe à grands plis étoffée,  
Et n'ayant pour témoins que des regards d'oiseaux,  
De son pied nu la belle interrogeant les eaux,  
Y plongeait en riant son divin corps de fée.*

ANDRÉ LEMOYNE.



# CHOU

PAR PAUL FOUCHER



Amour! amour! Qu'elle est jolie!... Vous avez encore mouillé le tapis et déchiqueté l'une de mes pantoufles!... Mais je vous aime, Chou!... Regardez-moi avec vos beaux yeux... avec vos gros beaux yeux noirs qui louchent si gentiment!... Et ne m'éternuez pas dans la figure!... Ah! Chou, vous êtes un ange, un ange!...

Et Miss Hélène Sister, à demi couchée dans un fauteuil profond, tenait Chou entre ses mains blanches et mignonnes, couvrant de baisers le museau et le front de la petite chienne, tandis que Lydia, l'une des servantes du Family-House, accroupie sur le tapis, une éponge d'une main, une cuvette de l'autre, réparait de son mieux les oublis du chérubin.

Chou était peut-être jolie, mais elle était assurément étrange. Elle appartenait à une race dont on a vu peu de spécimens en Europe, à cette race des chiens de Corée, mignons, potelés, à longs poils, marqués blanc et noir, avec le museau court et rond, les yeux saillants et divergents, l'air enfantin et pataud, la physionomie maligne. Les Japonais se sont plu à peindre ces minuscules bichons, leurs frimousses, leurs attitudes, en de spirituels kakémonos, et ils en fabriquent d'empaillés, d'ailleurs artificiels, qui furent autrefois charmants de naturel et de naïveté, mais que l'influence de l'industrie anglaise a fait, depuis, verser dans la pacotille et tomber au niveau médiocrement artistique des essuie-plumes.

Comment Miss Hélène Sister était-elle devenue la maîtresse, ou plutôt l'esclave de Chou?... C'était presque un conte de fée...

Orpheline, fille d'un grand industriel de Birmingham qui avait été fort riche, mais à qui des spéculations sur les cotons avaient fait perdre la plus grande partie de sa fortune, Miss Hélène était venue vivre en France, avec cette liberté correcte que savent pratiquer les jeunes anglaises, dans un Family-House de l'avenue de la Grande-Armée.

Elle possédait l'équivalent d'une douzaine de mille francs de rentes; et, pour toute famille, un jeune cousin de vingt-cinq ans, Sir Georges Pretty, élevé à Cambridge, beau garçon, vigoureux, à la fois timide et un peu brutal, rompu à tous les exercices du corps, expert au foot-ball, au cricket ou dans le boat-race, toujours en mouvement, toujours en voyage et s'occupant de traiter, pour les journaux de Londres, des affaires de publicité internationale.

Miss Hélène était charmante, de cette beauté délicate, au fin profil, aux yeux rêveurs, qu'ont souvent les Saxons bruns. Sir Georges Pretty venait la voir en passant, de temps à autre, déjeunait ou dînait avec elle à table d'hôte, puis repartait pour un pays quelconque.

Les deux jeunes gens avaient de la sympathie l'un pour l'autre, et les vieilles dames du Family-House pensaient et disaient volontiers que tout cela finirait par un mariage.

Miss Hélène, svelte, active, ne redoutant pas la fatigue, aimait Paris, ses monuments, ses curiosités. Elle visitait volontiers les musées.

Un jour, sa fantaisie la conduisit au musée Guimet, dont un Japonais, M. Moura-Kawa, lui fit les honneurs avec la discrétion souriante et tranquille qui caractérise les lettrés de cet aimable peuple.

Pendant cette visite, l'attention de Miss Hélène fut attirée par de gracieux croquis au pinceau représentant des chiens de Corée, leurs jeux, leurs amusantes grimaces. C'est un petit chien, ou mieux encore, une petite chienne de cette race qu'elle aurait voulu avoir. Quels bijoux! Des êtres adorables! Les dames de la Corée et du Japon étaient bien heureuses de pouvoir posséder des trésors de cette espèce! Mais cela était si rare! En avait-on même jamais vu à Paris?

« Si Mademoiselle le permet, dit M. Moura-Kawa, voici justement, par le plus grand des hasards, un Coréen, M. Li-King-Pao, mandarin de passage ici, et qui pourrait la renseigner... »

M. Li-King-Pao, occupé en ce moment à déchiffrer une inscription derrière l'une des vitrines et dont Miss Hélène n'avait pas remarqué la présence, était un jeune homme de haute taille, aux yeux expressifs et très noirs, vêtu à la mode de son pays et coiffé d'une toque à bouton de corail.

Il dit, dans l'anglais le plus pur, que cette espèce de chien était en effet fort rare, même en Corée; mais, ajouta-t-il avec un sourire, on peut toujours s'en procurer un, avec l'aide de la bonne déesse Maya, pour répondre au vœu d'une gracieuse jeune personne...

Miss Hélène n'attachait pas d'importance à ce madrigal et le mandarin Li-King-Pao, après s'être incliné profondément, alla gravement reprendre la lecture de ses hiéroglyphes.

Au cours de son entretien avec son guide japonais, Miss Hélène fut-elle amenée à prononcer le nom du Family-House? C'est probable; car, dix mois environ après avoir formulé et oublié son souhait, elle recevait, dans une délicieuse cage de bambou, par l'intermédiaire du capitaine Van der Loot, arrivé récemment de Jen-Chuan sur le paquebot *Hercynia*, d'Anvers, un adorable petit monstre; une chienne de Corée grosse comme le poing et répondant au nom de Tiou-Chou.

Miss Hélène ne put jamais savoir si elle devait cet envoi à l'aimable mandarin rencontré au musée Guimet, ou à la bonne déesse Maya, mère des illusions et des prestiges.

En sortant de la cage à mouches dans laquelle elle venait de parcourir plus d'un millier de lieues, le premier soin de Tiou-Chou, immédiatement baptisée Chou par abré-

viation, fut de donner, à sa façon, les signes de la joie la plus vive. Elle parcourut plusieurs fois au galop, pour se dégourdir les pattes, la longueur de l'appartement; puis, se précipitant, folâtre, sur le bas de la robe de Miss Hélène, elle y fit un accroc si large qu'elle passa au travers, en boule.





Miss Hélène fut saisie : « une robe de mousseline rose, toute fraîche, toute neuve ! Ah ! jeune sauvage, voilà une jolie façon de faire son entrée dans la civilisation européenne ! Si vous n'étiez pas un insecte, vous recevriez une forte tape !... mais vous êtes un vrai puceron !... On vous écraserait avec le petit doigt !... »

Chou, transportée sur les genoux de Miss Hélène, prit une attitude hypocrite, roula des yeux blancs et se les lécha alternativement avec la pointe de sa langue, comme pour boire les larmes amères du repentir.

En même temps, elle glissa humblement sa queue entre ses pattes de derrière.

Miss Hélène fut attendrie. Elle embrassa Chou, dont le panache caudal, sortant brusquement de sa retraite, se mit à battre l'air avec un entrain de métronome.

On devait en prendre son parti : il y avait incompatibilité entre les gaietés de Chou et l'intégrité des robes de mousseline.

Posée à terre, tandis que Miss Hélène changeait de robe, Chou saisit dans la corbeille à ouvrage, une paire de gants qu'elle découpa en lanières minces. Mais elle avait de si mignonnes quenottes, si bien rangées, si blanches !... Elle secouait son joujou avec une pétulance si drôlette ! Ne faut-il pas que les enfants s'amuse ?

Chou fit tout d'abord l'admiration du Family-House. Soit en français, soit dans la langue de Thackeray, les qualifications les plus flatteuses lui furent prodiguées.

Elle passa de mains en mains, à son corps défendant, d'ailleurs, car elle n'aimait pas à être tripotée et elle exprimait son mécontentement par des grognements entrecoupés d'aboiements secs qui présageaient un coup de dent rapide.

Elle manifesta immédiatement une aversion caractérisée pour les enfants, les chats et les chiens.

Le petit John Sharp, fils de Mistress Kitty Sharp, l'hôtesse du Family-House, avait particulièrement le don de l'exaspérer.

Quand Chou apercevait le petit John, sa physionomie prenait un air féroce ; elle plissait le nez, relevait les lèvres, montrait les dents jusqu'aux oreilles et grognait d'une façon sourde et furieuse.

John fut successivement mordu au pouce de la main droite et à l'index de la main gauche, se plaignit à sa mère et amena une première discussion aigre-douce, plutôt aigre que douce, entre miss Hélène et Mistress Kitty Sharp.

Miss Hélène déclara que si le petit John ne passait pas son temps à agacer Chou, celle-ci ne l'aurait pas mordu.

Mistress Kitty répliqua que, quand on avait des chiens aussi méchants, on les muselait.

Museler Chou ! A cette pensée Miss Hélène se sentit suffoquée d'indignation. C'est bien plutôt Mistress Kitty Sharp qu'il eût fallu museler, ne fût-ce que pour cacher partiellement sa longue et vilaine figure et son nez couleur de radis qui faisait une si ridicule tache rouge sur sa face pâle comme un navet.

N'aurait-on pas dit, à entendre Mistress Ketty, que Chou était un bouledogue ou quelque énorme bête enragée ?

Chou avait mordu le petit John... Elle avait bien fait !... Et, la première fois que cet affreux baby viendrait rôder autour d'elle, ce n'est pas la main qu'elle aurait raison de lui mordre, mais le bout du nez !

Miss Hélène, hâtons-nous de le dire, était une jeune personne excellente, et même sentimentale.

Elle n'aurait pas fait de mal à une mouche d'appartement ; et, avant d'avoir le bonheur de posséder Chou, elle adorait les enfants, y compris le petit John Sharp.

Peu à peu, cependant, ces sentiments avaient changé. Les enfants lui semblaient maintenant nerveux et maladroits. Ils fourraient leurs doigts au hasard dans les yeux ou dans les oreilles de Chou. Ils la tenaient la

tête en bas. Ils l'eussent, par peur, laissée choir à terre. Chou avait raison de les détester ! Et, d'ailleurs, elle était jalouse de sa maîtresse, elle voyait d'un mauvais œil tous les gens qui l'approchaient. Miss Hélène lui savait gré de cette jalousie ombrageuse. Il est doux d'être aimée de la sorte ! Par réciprocité, Miss Hélène devenait jalouse de Chou, souffrait visiblement lorsqu'on y touchait, souhaitait presque qu'elle mordit ceux qui tentaient de la caresser et se sentait intérieurement flattée en constatant à quel point elle se montrait hargneuse vis-à-vis des étrangers. Chou n'aimait plus que sa maîtresse qui, peu à peu, n'aimait plus que Chou...

On ne voyait pas Miss Hélène sans Chou, l'une portant l'autre.

Chou mangeait à table, assise sur une chaise d'enfant aux côtés de sa maîtresse, et elle prit promptement l'habitude d'aboyer avec fureur pour réclamer sa part des plats dont elle était friande.

Elle n'admettait pas, si l'on servait des côtelettes, que l'os tardât à lui être donné, et il fallait que Miss Hélène le lui remit, sous peine de charivari bruyant et prolongé, avant même d'avoir entamé la noix.

« Impatiences d'oiseau-mouche, » disait Miss Hélène avec une indulgence attendrie ; mais le timbre de la voix de Chou était si sec, si impérieux et si aigu qu'il crevait les tympanes les plus endurcis.

Le très honorable Sir Rummer, habitué cependant aux bruits de la guerre, car il avait été capitaine aux régates, lieutenant de la milice de Bungey et lauréat du grand concours d'arbalétriers, déclara qu'il ne viendrait plus à table d'hôte si Chou continuait ainsi d'y déchirer l'air.

Lady Dagoon et ses filles prirent également des attitudes pincées et menacèrent de quitter le Family-House. Enfin, Miss Amalia Pituite, jeune artiste au teint verdâtre, fraîchement émoulue du *Guildhall school of music*, et dont le soprano suraigu lacérait les tentures et faisait des trous dans les murailles, s'emporta jusqu'à donner à Chou, pour la faire taire, une légère tape sur l'oreille.

Frapper Chou ! S'être permis de frapper Chou ! Miss Hélène, indignée, dit qu'elle préférerait cent fois l'organe de Chou à celui de Miss Amalia ; que Chou, du moins, était sans prétentions, n'accompagnait pas ses éclats de voix en pinçant de la guitare et n'était pour rien dans les horribles soirées de piano où l'on écorchait sur l'ivoire la *Boutade* de Sullivan et les symphonies de M. Schuster.

Elle ajouta que c'était elle qui quitterait le Family-House plutôt que de se séparer, fût-ce une seconde, de sa petite chienne.

Il y avait, dans la maison, une conspiration contre Chou. Elle le devinait, elle le sentait, elle le voyait !... Mais elle n'irait pas sacrifier le bonheur de Chou au bon plaisir d'une collection de caricatures.

Chou continuerait de prendre ses repas à table, ou Miss Hélène tirerait sa révérence à tous ces grotesques !...

Ces gens-là, d'ailleurs, étaient des jaloux, furieux de ne pouvoir se procurer un aussi ravissant bichon.

L'envie éclatait dans leurs regards, leur sortait par tous les pores.

Et puis, Miss Hélène s'en apercevait maintenant, on était fort mal dans ce Family-House.

Mistress Kitty Sharp, avec son air de clown sépulcral, sa face livide, son nez de vermillon qui semblait saturé de brandy, son regard à la fois inquiet et sévère, paraissait compter les bouchées absorbées à table d'hôte et reprocher à Chou sa nourriture. Le menu était déplorable. Le mouton servi rôti la veille repaissait froid le jour et en hachis le lendemain. Les soufflés arrivaient effondrés, les crèmes nageaient dans un liquide écœurant, les gâteaux étaient rassis, les fruits étaient piqués. Le claret, le porto et le xérès faisaient faire la grimace à Sir Rummer lui-même.





Quant au thé, c'était de l'eau tiède où jamais la moindre caravane n'avait laissé choir les produits de son transit. Miss Hélène pensa que, décidément, elle ferait mieux d'abandonner ce caravansérail, de louer un appartement où elle serait libre, où Chou serait également chez elle et n'aurait plus à subir la présence des enfants et l'hostilité d'un milieu où il était visible qu'on la jalousait atrocement.

Cette jalousie s'expliquait, d'ailleurs.

Chou était si belle, portait si bien la toilette !

Avec son minuscule collier d'or, son petit paletôt de drap à broderies et à collet de loutre ; son air éveillé, sa façon de trotter si délicieusement ridicule, elle était à la fois comique et adorable.

Tous les jours, que Miss Hélène eût ou non envie de sortir, Chou tirait la robe de sa maîtresse afin d'aller faire son tour au bois ; et c'était, sur le trajet du chérubin, un murmure d'étonnement et d'admiration qui chatouillait délicieusement le cœur de Miss Hélène.

Les gens se retournaient, suivaient Chou des yeux et disaient :

« Quel singulier petit chien ! Je n'en ai jamais vu de pareil... Ce doit être une espèce rare !... »

Alors Miss Hélène rougissait de plaisir et prenait de plus en plus en grippe Mistress Sharp, ses hôtes et tous les barbares qui ne rendaient pas à Chou le culte que l'on doit aux merveilles et aux chefs-d'œuvre de la nature.

Le printemps revint, rendant plus souriante la fréquentation de l'allée des Acacias et de l'île des Cèdres.

Au bois, Chou fut courtisée, en dépit de son caractère désagréable vis-à-vis des êtres de son espèce, par des chiens de toutes races.

Elle avait beau être microscopique et glapir furieusement quand un toutou approchait son museau du sien, elle ravagea les âmes, fit de platoniques conquêtes, alluma des amours sans espoir et vit s'attacher à ses pas, ou plutôt à ceux de sa maîtresse, une foule d'êtres à quatre pattes qui la suivaient avec ténacité.

En une belle matinée de mai, Miss Hélène, portant Chou dans ses bras et quelque peu intimidée, effectua sa rentrée au Family-House, escortée de tous les chiens de l'avenue, parmi lesquels un grand danois, un terre-neuve, un levrier persan, plusieurs molosses de bouchers et une multitude de seigneurs de moindre importance.

Cette rentrée scandalisa vivement lady Dragoon et ses filles, qui se trouvaient à leurs fenêtres et qui les refermèrent précipitamment.

Le soir, à table, Miss Amalia Pituite et le très honorable Sir Rummer échangèrent presque à haute



voix leurs impressions. Les mots : *improper liberty*, *undue familiarity*, revenant sans cesse sur leurs lèvres, indiquèrent suffisamment à Miss Hélène la réprobation soulevée

par le spectacle *shoking*, quoique innocent, auquel le retour de Chou avait donné lieu le matin.

Miss Hélène n'osa plus sortir et chercha de son mieux à distraire Chou. Elle lui acheta force bébés japonais, que Chou mit en pièces, et sacrifia le bas de ses robes incessamment tiraillées.

Chou voulait effectuer quand même sa promenade habituelle. Elle trépignait de rage, jetait des cris désespérés et, par moments, hurlait à la mort.

Lady Dragoon, dont les filles se relayaient cependant du matin au soir pour faire des gammes chromatiques, déclara nettement à Mistress Kitty Sharp que le charivari causé par Chou devenait intolérable et que cette succession de scandales n'avait que trop duré.

Si cela continuait, Mistress Sharp serait mise en demeure de choisir entre les personnes respectables du Family-House et cette petite chienne qui bravait ouvertement toutes les convenances sociales.

Sur ces entrefaites, Miss Hélène reçut la visite de son jeune cousin, qu'elle n'avait pas vu depuis près d'un an.

Sir Georges Pretty avait fait quelques affaires productives, et il engraisait, comme un bourgeois de la Cité.

En réalité, il venait avec l'arrière-pensée de demander à sa cousine si elle voulait devenir Mistress Pretty.

La première chose que fit Miss Hélène fut de lui présenter Chou. Il demanda quelle était cette race d'avortons et s'écria : « Tiens, elle louche ! » Miss Hélène se rebiffa. Chou, un avorton ! C'était un être ravissant, un bijou d'une rareté et d'une valeur incomparables.

Elle louchait ! Oui, certes, elle louchait ; mais elle avait une façon de loucher qui était, en elle, un charme de plus.

Décidément, Sir Georges Pretty n'avait pas de goût.

Il eût sans doute préféré à Chou quelqu'un de ces petits chiens du Hampshire que l'on dresse à chercher les truffes.

Non, Sir Georges n'avait aucun goût artistique ! C'était une nature fruste, incapable de comprendre les charmes d'une créature idéale.

Sir Georges vit qu'il avait commis un impair et voulut le réparer. Il avança la main pour caresser Chou. Celle-ci grogna, montrant toutes ses dents :

« Ah ! Mademoiselle, dit-il, il me semble que vous êtes un peu hargneuse !... »

Hargneuse ! Décidément le cousin Georges n'était ni psychologue ni physionomiste. Chou n'était pas hargneuse : elle était fière, elle était fidèle à sa maîtresse et ne connaissait qu'elle.







Il fallait être un esprit superficiel pour considérer de telles qualités comme des défauts et pour se méprendre à ce point au sujet du plus aimable des êtres.  
« Bah, s'écria Sir Georges en riant, il ne sera pas dit que j'aurai eu peur d'un pygmée de cette espèce !... »

Et, saisissant Chou par la peau du cou, il l'enleva aux genoux de sa maîtresse pour la transporter sur les siens.

Alors se produisit un drame qui devait avoir les conséquences les plus graves.

Chou, domptée, mais terrifiée, oublia l'endroit où elle se trouvait, et Sir Georges sentit couler sur ses genoux un insinuant filet d'eau chaude.

Il eut un cri, jeta Chou sur le divan, se leva, demanda vite, vite un linge pour éponger ce Niagara intime.

Miss Hélène, elle aussi, s'était levée, pâle et frémissante, et avait repris Chou dans ses bras, la couvrant de baisers :

« Sir Georges, s'écria-t-elle tragiquement, vous n'êtes pas un gentleman !... Vous avez brutalisé Chou, un être faible, un chérubin sans défense !... Une femme ne serait pas heureuse avec vous !... Je ne serai jamais Mistress Pretty !... » Et, très solennelle, Miss Hélène alla s'enfermer dans sa chambre. Elle s'y fit servir le thé, ne parut pas, le soir, à table d'hôte et refusa de revoir son cousin. Il repartit pour Londres et ne fut pas inconsolable.

Miss Hélène avait assez du Family-House. Elle le quitta, se fit meubler un logement avenue Marigny, y vécut très retirée avec Chou et une jeune servante. Quel que fût le temps, Chou faisait, à heure fixe, sa promenade aux Champs-Élysées. On ne la confiait jamais à la bonne, qui eût pu la perdre ou la laisser tomber par terre.

Peu à peu, Miss Hélène s'habitua à ne manger que ce qu'aimait Chou ; c'est pour Chou que l'on faisait la cuisine.

Miss Hélène ne fréquentait plus les musées, n'allait plus dans aucun endroit où les chiens ne sont pas admis, sortait quand Chou voulait sortir, rentrait quand Chou désirait rentrer, se levait et se couchait aux heures où Chou s'éveillait ou demandait à dormir.

Chou, d'ailleurs, passait la nuit sur le lit de Miss Hélène.

Elle avait pris l'habitude de se blottir dans le dos de sa maîtresse et elle aboyait impérieusement jusqu'à ce que celle-ci se décidât à disparaître sous les couvertures.

Elle exigeait même que Miss Hélène, à peine couchée, soufflât la bougie. Il en résulta que Miss Hélène dut renoncer à lire ses auteurs favoris, Sir Edward Bulwer Lytton, Charles Dickens et Wilkie Collins.

Elle perdit même à la longue tout penchant pour la lecture.

Chou engraisait, marchait plus difficilement. Miss Hélène se mit à engraisser aussi, à perdre cette sveltesse de formes qui lui donnait tant de charme et de grâce.

Les années passèrent, Chou devint impotente, s'arrondit tout à fait en boule, ne put plus marcher dans la rue et prit un aspect si grotesque que les gens, en l'apercevant, la suivaient des yeux et s'écriaient :

« Qu'est-ce que c'est que ça ?... Quel affreux petit monstre !... »

Pauvre Chou ! Plus elle était ridicule, plus Miss Hélène l'adorait.

Maintenant, Chou restait couchée sur le lit toute la journée, asthmatique, essoufflée, toussant, éternuant, les pattes en l'air, informe, poussant des glapissements quand sa maîtresse faisait mine de la quitter, de vouloir sortir.

Miss Hélène lui tint compagnie, prit l'habitude de l'inaction, devint énorme aussi, s'enlumina, commença à avoir quelque peine à marcher et put entendre, quand par hasard elle profitait d'un assoupissement comateux de Chou pour faire quelques pas hors de chez elle, les gens sans éducation murmurer en ricanant quelque quolibet de mauvais goût, par exemple :

« Voilà une anglaise qui vaut son pesant de rosbif !... »

Mais qu'importe ! Chou avait alors environ douze ans. Elle pouvait vivre jusqu'à quinze ans, jusqu'à vingt ans ; Miss Hélène n'en serait que plus satisfaite !

Il serait toujours bien assez temps, après le décès du cher ange, de rentrer dans l'existence normale.

Sir Georges Pretty s'était marié, était même père de trois enfants... Miss Hélène ne regrettait pas de ne point avoir épousé un brutal qui avait suspendu Chou par la peau du cou, qui l'avait jetée loin de lui ! Quand Chou aurait disparu, sa petite maîtresse ne serait pas embarrassée pour contracter une union sérieuse.

Chou mourut à dix-sept ans. Sa petite maîtresse en avait trente-neuf et pesait cent soixante livres à la plupart des balances automatiques.

Elle vendit son mobilier et loua de nouveau un logement dans le Family-House de Mistress Kitty Sharp.

Celle-ci semblait éternelle, était toujours aussi desséchée, avait toujours, en sa face de navet, un nez couleur de radis.

Toutefois, les hôtes de la pension de famille s'étaient renouvelés.

Miss Hélène flirta successivement avec Sir Thomas Roister, ex-capitaine au régiment des bombardiers, avec l'honorable Jacob Sly, attaché à l'*Almanach de la pairie*, et avec quelques autres notabilités solennelles et décoratives. Elle s'aperçut, hélas, que ses avances matrimoniales demeureraient inutiles. Alors elle songea au mandarin Li-King-Pao, se dit qu'il avait dû l'aimer, avoir été frappé du coup de foudre pour s'être rappelé le vœu qu'elle avait formulé et pour lui avoir envoyé Chou.

Miss Hélène fut sur le point de partir en Corée ; mais sa dernière illusion devait s'évanouir comme les autres. S'étant procuré le récit du voyage fait dans le pays de Chou par le Révérend Père Petipot, elle y lut que les Coréens n'aiment que les femmes maigres.

(Illustrations de A. Vimar.)



PAUL FOUCHER.

